U d'/ of Ottawa
39003001695237

30-6-43

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/quoiserventlesmi00prav

JULES PRAVIEUX

A quoi servent les Missionnaires

« La religion, les missionnaires sont « les facteurs les plus puissants de la « richesse commerciale et de la gran- « deur nationale en Orient. » (Guillaume II, Empereur d'Allemagne.)

« Quand la France comptera de nou- « veau dans le monde, quand elle « pourra avoir une politique exté- « rieure, cette politique, ne vous y « trompez pas, devra être une politique « catholique. C'est en s'appuyant sur « les intérêts catholiques, en y puisant « sa force et en les couvrant de sa pro- « tection qu'elle pourra rayonner au « dehors. » (Thiers, Président de la République.)

PARIS
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

A QUOI SERVENT
LES MISSIONNAIRES

DU MÊME AUTEUR

Ami des jeunes, 2e édition, un volume in-18. *Couronné par l'Académie Française*..... 3.50

M. l'Aumônier. Un volume in-18..... 3.50

Un vieux célibataire. 7e édition, avec une préface d'Émile Faguet, un volume in-16..... 3.50

Oh! les Hommes! Journal d'une vieille fille, 7e édition, un volume in-16..... 3.50

Séparons-nous. Journal de l'abbé Blondot, 4e édition, un volume in-16..... 3.50

Au Presbytère. 5e édition, un volume in-16..... 3.50

Mon Mari. 7e édition, un volume in-16..... 3.50

Le nouveau Docteur. 5e édition, un vol. in-16.. 3.50

Librairie Plon et Nourrit

Le Rêve socialiste, brochure de propagande... 0.25

Imprimerie Vallière a Nevers

Les ayants droit et l'éditeur réservent tous leurs droits.

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en janvier 1912.

JULES PRAVIEUX

A quoi servent les Missionnaires

« La religion, les missionnaires sont « les facteurs les plus puissants de la « richesse commerciale et de la gran- « deur nationale en Orient. » (Guillaume II, Empereur d'Allemagne.)

« Quand la France comptera de nou- « veau dans le monde, quand elle « pourra avoir une politique exté- « rieure, cette politique, ne vous y « trompez pas, devra être une politique « catholique. C'est en s'appuyant sur « les intérêts catholiques, en y puisant « sa force et en les couvrant de sa pro- « tection qu'elle pourra rayonner au « dehors. » (Thiers, Président de la République.)

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE uOttawa LITTÉRATURE ANNEX

PARIS
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

UNIVERSITAS O. M. I.

PARIS (VIe)
Librairie de P. LETHIELLEUX, Éditeur
10, RUE CASSETTE, 10

SANS LUMIÈRE

Par **Jules PRAVIEUX**

In-12..... **1.00**; *franco*..... **1.15**

S'il est un sujet d'actualité, c'est assurément celui que Jules Pravieux vient d'aborder dans son nouveau roman *Sans lumière*. Que devient un village qui a laissé partir son curé, qui est resté, pendant plusieurs années, sans prêtre, « sans lumière »? L'auteur d'*Un vieux Célibataire*, d'*Au Presbytère*, de tant d'autres œuvres aimées du public catholique, et estimées de tous les lettrés, nous le dit au cours de ce roman d'un intérêt palpitant où se déroule une action d'une belle intensité de vie.

A l'heure où les évêques de France se voient contraints de faire appel à la générosité des fidèles pour subvenir à l'entretien du clergé, où trop de paroisses se trouvent menacées d'être privées d'un prêtre par manque de ressources, et parce que le recrutement des prêtres est devenu plus difficile ; à l'heure où trop de municipalités aveugles voudraient ne voir dans l'église qu'un immeuble inutile et dispendieux, où trop de Français, dans les campagnes surtout, semblent ne pas savoir que c'est pour eux un devoir de contribuer au « denier du culte », on peut dire que ce livre vient en son temps. Ecrit dans cette forme à la fois dramatique et spirituelle qui est la caractéristique du talent de Jules Pravieux, *Sans lumière* — que tout le monde, sans exception, peut lire — prouvera à ceux qui seraient tentés d'en douter, l' « utilité » sociale du prêtre, du « curé ». La détresse morale d'un gros village resté sans curé y apparaît dans un relief saisissant qui impressionnera tous les lecteurs et emportera la conviction des plus sceptiques.

BV
2210
.P726
1912

A QUOI SERVENT
LES MISSIONNAIRES

I. — Ce qu'on pense des missionnaires au Conseil général de l'Yonne et au *Café du Progrès*.

Ils étaient treize au Conseil général du département de l'Yonne qui avaient de l'esprit comme quatre. Leurs noms? Obscurs pour la plupart. Quelques-uns pourtant sont connus, trop connus, et que l'histoire ne pourra enfouir dans la fosse commune. Il y avait là certain Monsieur Merlou qui fut, depuis, député, ministre, quelque chose encore, et qui même affronta, comme victime, la gloire des cours d'assises, certain M. Bienvenu-Martin dont la radicale incompétence présida, comme ministre de je ne sais quoi, à la fabrication de la loi dite de Séparation. On y trouve un M. Villejean qui fut député, un M. Ribière qui l'est encore, un M. Loup qui doit être lui aussi député et qui, pour faire honneur à son nom, croque des curés, des moines... et quinze mille francs par an. Les autres, une brume opaque couvre leur nom : il convient de les y laisser.

Or, ces treize voulurent prouver qu'ils existaient, à l'univers qui ne s'en doutait pas. Ils cherchèrent le moyen. C'était au temps de la fameuse révolte des Boxers en Chine, et les grandes puissances avaient été contraintes d'intervenir pour protéger leurs nationaux.

Cette intervention n'était pas du goût des treize du Conseil général de l'Yonne, et voilà l'espèce de considérant qu'ils jetèrent à la face des puissances européennes :

« Considérant que la guerre actuelle prend un caractère des guerres de religion qui sont la honte de l'humanité, et que le poids le plus lourd est supporté par la démocratie qui paye de son sang et par des impôts disproportionnés [1] le fanatisme et l'avidité des missionnaires, le conseil demande que les missionnaires soient laissés à eux-mêmes et chassés de toutes les colonies françaises où ils sont, au milieu de populations crédules, un élément de troubles et de désordres encore plus dangereux que pour la métropole. »

Ouf ! La phrase est pesante ! Deux bœufs nivernais attelés à ce volumineux considérant n'arriveraient pas à le transporter des rives de l'Yonne où il fut construit dans un département voisin.

La lourdeur de la phrase, l'imprécision des mots, la

1. Il faut vraiment que messieurs les treize aient un fier toupet, eux les plus effrontés budgétivores que le monde ait vus, pour oser dire que si les impôts augmentent chaque année, ce sont les missionnaires qui en sont cause ! Ils eussent été mieux inspirés en n'effleurant point un tel sujet. Il convient de ne point parler de corde dans la maison d'un pendu, et le pendu c'est nous contribuables français. Chaque année, l'État serre un peu plus la corde. Si elle casse, sera-ce la faute des missionnaires ?

pauvreté de l'idée et du style, qui est celui d'une affiche électorale ou d'un prospectus de marchand de vins, accusent une flagrante médiocrité d'esprit. C'est pensé par M. Homais, et on croirait que c'est écrit par M. Bienvenu-Martin lui-même. Dire qu'ils se sont mis à treize pour produire un pareil monstre ! Le nombre treize porte malheur : c'est une preuve de plus [1].

Il va sans dire que cette manifestation saugrenue serait sans importance aucune si un état d'esprit trop répandu à notre époque ne s'y reflétait trop clairement : « Les missionnaires à quoi servent-ils ? » Qui n'a donc entendu émettre, sous cette forme, ou sous une autre encore plus fruste, la même question qui, à l'heure de l'absinthe, retentit dans tous les *Cafés du Progrès* du doux pays de France ?

A quoi servent les missionnaires ? Pour un catholique, la question ne se pose pas. Un missionnaire c'est un homme qui va prêcher l'Évangile du Christ aux païens, aux idolâtres ; c'est un homme qui a reçu « mission » d'annoncer la bonne nouvelle aux peuples qui ne l'ont pas connue. La grandeur, la noblesse d'un tel rôle n'échappent point à un chrétien ; mais, aujourd'hui, en France où les dévots de la Maçonnerie se sont déguisés en législateurs, où d'innombrables individus semblent revenus au paganisme d'avant le Christ, le

1. Un des signataires du « Considérant » le plus connu, M. Merlou, ancien ministre des finances, est mort depuis. Il a été inhumé dans le cimetière de Saint-Sauveur (Yonne). Ce n'est pas sans quelque surprise qu'on lit sur sa tombe ces mots en lettres d'or : « *Il a passé en faisant le bien* ». Un cimetière semble un endroit assez mal choisi pour se moquer des morts.

nombre est restreint de ceux qui pensent en chrétiens. La multitude raisonne comme les treize du Conseil général de l'Yonne. Le rôle du missionnaire dans la propagande de l'idée chrétienne, si elle ne l'admire point parce qu'elle ne le comprend pas, elle n'aperçoit pas non plus l'efficacité de son labeur au point de vue français. Ces pages n'ont d'autre prétention que de mettre sous les yeux de ceux qui savent encore réfléchir, quelques évidences, quelques témoignages d'une indiscutable valeur.

II. — Les missionnaires et la prospérité commerciale de la France.

Il faut avoir l'esprit obscurci par toutes les nuées de la haine anticléricale pour ne point voir l'efficacité du rôle des missionnaires catholiques comme agents de prospérité commerciale. Sans doute, les missionnaires ne donnent point pour but à leur effort l'intérêt économique de leur nation d'origine ; leur idéal est infiniment plus élevé; mais puisque ce but qu'ils ne poursuivent pas directement, il est démontré qu'ils l'atteignent par surcroît, c'est simplement justice de leur en faire honneur. Dire, comme quelques docteurs de la libre-pensée qui sont bien obligés de s'incliner devant les faits : « Oh ! si les missionnaires rendent des services au point de vue de l'expansion commerciale française, ils ne le font pas exprès ! On ne doit leur en

savoir aucun gré puisqu'enfin ce n'est pas là ce qu'ils recherchent. » Joli raisonnement, en vérité ! Parce que les missionnaires « ne le font pas exprès » de travailler à la prospérité commerciale de leur pays, il convient d'ignorer les services qu'ils rendent à ce point de vue spécial ! Vous partez un beau matin pour faire en mer une promenade sur un amour de petit yacht. Votre idée en montant sur ce bateau ? C'est de respirer l'air du large, c'est de jouer au marin, c'est de pêcher tous les poissons qui se laisseront prendre à l'appât, comme des électeurs aux promesses de leur candidat. Il vous arrive de trouver, en cours de traversée, une barque de pêcheurs en perdition, vous faites monter les hommes de la barque dans votre yacht et vous vous félicitez d'avoir sauvé des vies humaines : « C'est bien heureux, vous dites-vous, que je sois allé aujourd'hui en mer, sans quoi ces gens-là auraient bu le bouillon ! » Vous êtes quelque peu fier de votre action : eh bien ! vous avez tort, si l'on s'en remet, pour vous juger, à la logique des gens de la libre pensée ! Vous avez sauvé des vies humaines, oui, mais est-ce que c'était là le but que vous vous proposiez ? Vous alliez en mer pour votre plaisir, n'est-ce pas, et pas pour autre chose ? Vous n'êtes pas sauveteur de profession, hein ? Vous ne l'avez pas fait « exprès » de sauver ces gens-là ? Alors, taisez-vous !

C'est derrière un raisonnement de cette force que s'abritent nos jacobins pour ne pas rendre aux missionnaires catholiques l'hommage qu'ils méritent comme pionniers et auxiliaires de l'expansion commerciale française.

Cette influence du missionnaire sur la prospérité commerciale, nos maîtres voudraient pouvoir la nier, l'évidence des faits le leur interdit. C'est un principe économique de premier ordre que l'exportation va toujours vers les contrées où s'exerce l'influence morale d'une nation. Or, qui donc favorise l'influence d'un pays, sinon le missionnaire ? Dans la très grande majorité des cas, le commerçant ne pénètre jamais le premier chez un peuple sauvage, neuf. C'est le missionnaire catholique qui, presque toujours, ouvre la voie, et jusqu'ici la joie ne nous a pas encore été de voir MM. Villejean, Ribière, Loup et autres « législateurs » abandonner leur siège à la Chambre, ce beau siège de moleskine rembourré de quinze billets de mille, quitter la redingote pour le pagne africain et s'en aller travailler à l'expansion de l'influence morale de la France chez les nègres du Congo.

Pour accepter un pareil rôle qui vous expose à être mangé tout cru, sans même vous donner la perspective de recevoir, un jour, les palmes académiques, il n'y a encore que les missionnaires catholiques. Vouloir citer des exemples à l'appui, ce serait s'obliger à retracer toute l'histoire des missions, qui n'est trop souvent qu'un martyrologe. Pourtant, il est bien permis de faire observer que si nous avons contribué à la mise en valeur de l'Égypte, de l'Asie Mineure, de la Syrie, c'est que les ingénieurs français, pénétrant chaque jour plus avant dans les provinces de l'intérieur, rencontraient des populations déjà conquises, connaissant notre langue, et sympathiques à notre accès. Les missionnaires

les avaient partout précédés, créant des écoles, bâtissant des hôpitaux, multipliant les dispensaires, distribuant à tous leurs services.

Si l'influence morale de la France fut si grande autrefois, qu'aucune nation du monde ne pouvait lui disputer la primauté, si sa prospérité matérielle — qui était en rapport direct avec son influence morale — lui valut d'être enviée par tous les peuples, c'est, en très grande partie, à nos missionnaires catholiques que nous le devons. Ils travaillaient à l'extension du règne de Dieu, et, en même temps, ils agrandissaient la France ; ils collaboraient à sa prospérité matérielle, si bien qu'amoindrir ou annihiler le rôle du missionnaire, c'est, du même coup, s'attaquer aux intérêts de son commerce, de son industrie. A la diminution d'influence morale correspond toujours pour un pays la diminution des exportations. A la diminution des exportations correspond toujours la diminution de la fabrication. A la diminution de la fabrication correspond toujours la diminution des salaires. Et la raréfaction des salaires, c'est pour l'ouvrier la gêne, la misère. Si bien, qu'en fin de compte, c'est l'ouvrier qui paie les frais de la farce anticléricale qui se joue chez nous sous les regards amusés de l'univers.

Si cette vérité n'est pas clairement perçue en France, s'ils sont nombreux ceux qui la nient avec une sincérité pour le moins suspecte, on doit reconnaître que l'influence du missionnaire, au point de vue commercial, n'est pas ignorée à l'étranger. Nous avons bien le droit de constater que les nations européennes envient

toutes la fécondité de la France en missionnaires. Ce n'est pas s'avancer trop que de dire que l'Allemagne, pour ne citer que cet exemple, serait trop avisée, trop soucieuse de ses vrais intérêts, pour ne pas favoriser de toute sa puissance les missionnaires catholiques allemands, si elle disposait à l'étranger d'un contingent de nationaux égal au nôtre. Guillaume II, Empereur d'Allemagne, sur ce point spécial, voit les choses avec d'autres lunettes que celles des gens du Conseil général de l'Yonne. Chaque fois qu'il peut protéger les missionnaires catholiques allemands, il le fait hautement. Son chancelier M. de Bülow insista même auprès du Pape pour avoir un nonce à Berlin et protéger ainsi plus efficacement les missions catholiques allemandes. Les négociations n'aboutirent point parce que le Pape, qui pourtant n'avait pas trop à se louer des procédés de la France à son égard, ne voulut point, malgré tout, nous enlever la situation privilégiée que nous occupons ; mais le fait seul d'avoir demandé l'établissement d'une nonciature à Berlin montre éloquemment quelle importance l'empire allemand attache à cette question. Nous avons, du reste, une attestation publique et formelle ; elle est partie de si haut que ceux-là seuls n'ont pu l'entendre qui voulaient être sourds, ou, ce qui revient au même, avaient dans les oreilles quelques phrases des discours de M. Combes. Durant son voyage en Palestine, l'Empereur Guillaume, à propos des missionnaires de Han-Kéou, prononçait les paroles suivantes : « *La religion, les missionnaires sont les facteurs les plus puissants de la richesse* commerciale *et*

de la grandeur nationale en Orient. » Nous n'avons aucune raison d'exalter Guillaume II ; nous avons même quelques trop bons motifs de le regarder comme l'ennemi de notre pays et de notre race, mais pourtant, la simple vérité nous force à avouer que lorsqu'il s'agit de « richesse commerciale », de « grandeur nationale » pour l'Allemagne, Guillaume II a bien quelque compétence, lui qui, par tous les moyens, infatigablement, n'a cessé de travailler, pendant tout son règne, à établir, dans toutes les branches de l'activité humaine, la suprématie de la race allemande. Son témoignage est donc d'une valeur incontestable, émanant d'un empereur luthérien et qui aime à se poser parfois en pape du protestantisme. Sans doute, Guillaume II parle des missionnaires catholiques allemands, mais pourquoi ce qui est vrai de ceux-ci, ne le serait-il pas de ceux-là, des missionnaires français ? Par quel prodige les prêtres catholiques allemands seraient-ils de « puissants facteurs de la richesse commerciale », alors que les prêtres catholiques français seraient tout le contraire ? Ce que sont les premiers, au dire du plus autorisé des juges, pourquoi les seconds ne le seraient-ils pas ? Il y aurait là vraiment un mystère troublant que les conseillers généraux de l'Yonne, même en se mettant à treize, n'arriveraient pas, je crois, à éclaircir. La vérité est que nos missionnaires ont, au point de vue commercial, une influence plus heureuse et beaucoup plus considérable que les missionnaires allemands puisqu'ils sont beaucoup plus nombreux.

Pour rendre, sur ce point spécial, à nos mission-

naires l'hommage qui leur est dû légitimement, il serait pénible de n'avoir à invoquer que la parole de l'empereur allemand, mais heureusement, d'autres voix se sont élevées pour proclamer la bienfaisance du rôle de nos prêtres au point de vue de la prospérité commerciale de la France. Le 30 octobre 1860, le général Cousin-Montauban, comte de Palikao, écrivait au maréchal Randon : « L'un des résultats favorables des traités que nous venons de conclure doit être la conséquence de l'art. 2, car notre influence en Chine *se base complètement* sur les missions catholiques, et c'est, en ce moment, le seul contrepoids que nous puissions opposer à l'influence *commerciale* de l'Angleterre... Ainsi que je vous l'ai déjà dit, *nos plus sérieux moyens d'influence* dans ces vastes contrées sont entre les mains des missionnaires catholiques. Les Anglais ne l'ignorent point : aussi font-ils tous leurs efforts pour les contrebalancer par l'envoi de missionnaires protestants. »

Ce qui était vrai en 1860, et pour la Chine, l'est toujours en 1912, et pour toutes les régions du monde où le zèle apostolique conduit nos missionnaires. Il est démontré que, comme conséquence secondaire de leur action sur les âmes, ils collaborent à la prospérité matérielle de leur pays d'origine. C'eût été, de la part du gouvernement républicain, faire de la bonne et intelligente économie politique que de se servir de l'influence de nos missionnaires pour donner aux Français de nouveaux centres d'activité commerciale. Le gouvernement de la République n'y a point songé, et

déjà il est bien tard. Il y a soixante-dix ans, la France avait, pour ainsi parler, le monopole de l'évangélisation dans plusieurs régions et tout particulièrement en Afrique. Nous nous trouvons aujourd'hui en face d'une situation tout autre : toutes les grandes nations européennes rivalisent maintenant d'ardeur et le continent noir est ouvert à leurs convoitises. Nous avons à compter avec de redoutables concurrents, l'Anglais et l'Allemand qui chaque jour s'avancent et ne reculeront plus. Ils ont mis à profit nos erreurs, nos fautes, nos défections, et on peut tenir pour certain qu'ils sont trop avisés, trop « patriotes » pour dédaigner le concours de leurs missionnaires comme agents de prospérité économique. Là où les missionnaires leur auront préparé le terrain, ils sauront envoyer des agents avec mandat de conclure des traités de commerce : ils donneront ainsi aux produits de leurs nationaux de nouveaux débouchés, des millions de consommateurs que la France eût pu attirer à elle et que nous ne retrouverons pas. La leçon est dure ; et ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'elle sera perdue pour nous.

III. — Les missionnaires et la civilisation.

Et ce n'est pas seulement le commerce national qui bénéficie de l'influence du missionnaire, c'est la civilisation. Monseigneur Leroy, ancien missionnaire au Congo, aujourd'hui supérieur général de la Congréga-

tion du Saint-Esprit, définit très bien cette action civilisatrice : « Quoique, dit-il, l'objectif de l'Évangile ne soit, à proprement parler, ni scientifique, ni littéraire, ni politique, ni social, cependant nous pouvons dire avec vérité, en retournant une phrase d'un écrivain moderne qui est un admirable logicien (Brunetière), que toute question religieuse est une question morale, et que toute question morale est une question sociale.

« De plus, comme *l'action du christianisme porte sur la réforme de l'individu et de la famille, et comme la réforme individuelle et familiale entraîne nécessairement la réforme de la société*, on peut conclure rigoureusement au rôle largement civilisateur du christianisme, si éloquemment d'ailleurs attesté par l'histoire[1]. »

Le témoignage d'un évêque missionnaire en faveur de l'action civilisatrice des missions catholiques pourrait être, par certains esprits, taxé de partialité ; on ne sera pas tenté, je le pense, de récuser l'attestation de protestants et de libres-penseurs. M. Bonnet-Maury, pasteur protestant, professeur à la faculté protestante de Paris, publiait en 1908 un livre ayant pour titre *France chrétienne et civilisation*, où il affirme : « Le plus sûr agent de civilisation, c'est le missionnaire[2] », et tout le livre n'est pour ainsi dire que le développement de cette idée. M. Anatole Leroy-Beaulieu, dans la préface du volume, écrit : « Quelque titre qu'aient à notre reconnaissance les missions ou les écoles protestantes et israélites du dehors, que sont-elles en face des

1. Mgr Leroy, *l'Action sociale des missions catholiques*.
2. Bonnet-Maury, *France chrétienne et civilisation*, p. 85.

milliers d'écoles et d'établissements de toutes sortes des missions catholiques dans le monde entier ? Les services de ces missionnaires, trop souvent méconnus par les yeux aveugles ou volontairement fermés, M. Bonnet-Maury les a mises en pleine lumière pour tout esprit impartial. Il nous a rappelé ce dont notre France trop oublieuse ou trop distraite avait parfois perdu le souvenir, la longue et glorieuse contribution des religieux de tout ordre et de toute robe à la grande œuvre de la science et de la *civilisation*. A l'heure où l'esprit de secte met à profit les récents événements de la Chine et les erreurs de quelques missionnaires isolés pour contester les services et l'utilité des missions chrétiennes, il nous montre que nos missionnaires n'ont pas été seulement d'admirables propagateurs de notre langue et de notre influence, mais de précieux auxiliaires de la science et de courageux apôtres de la liberté. Dans les riches vallées de la Chine comme dans les montagnes de la Syrie, dans les repaires des pirates barbaresques autrefois, comme aujourd'hui dans l'épaisse forêt vierge de l'Afrique tropicale, c'est bien en effet, longtemps avant Lavigerie, *la cause de la liberté humaine*, celle de *l'émancipation des esclaves*, celle de *l'affranchissement de la femme*, dont partout nos missionnaires se sont faits les promoteurs, si bien que les deux mondes ont le droit de les considérer comme les pionniers d'une civilisation qui, en son orgueil, oublie trop que ses racines sont chrétiennes [1]. »

1. Bonnet-Maury, *France, christianisme et civilisation*, préface.

Le témoignage de M. Bonnet-Maury, pasteur de l'Église réformée et professeur de théologie à la faculté protestante, en faveur des missions catholiques est précieux à recueillir. Celui d'un anglais, le colonel de Winton, protestant lui aussi et administrateur général des États du Congo, n'est pas de moindre portée. En 1885, il accorda au R. P. Augouard, depuis évêque du Congo, la cession de Kouamouth, qui devint la mission de Saint-Paul de Kasaï. Bien qu'il y eût des ministres protestants à Léopoldville, le colonel de Winton ne se gênait pas pour dire qu'il n'y avait que les missionnaires catholiques pour civiliser et coloniser ces contrées [1].

Le commandant belge M. Lemaire, qui a séjourné dix-huit ans au Congo, et qui se proclame libre-penseur, donnant une conférence à l'Université de Liège sur le pays qu'il venait de quitter, apprécie en ces termes l'œuvre des missionnaires : « Je suis incroyant, mais je suis heureux de dire et de répéter, *car les faits sont là*, que ce sont de pareils hommes qu'il nous faut là-bas. Moi qui suis libre-penseur, je les admire avec enthousiasme et je les aime. *Les missionnaires sont ce qu'il y a de meilleur comme agents de la civilisation en Afrique.* Et le jour où nous aurons enfin en Belgique une école coloniale sérieusement organisée, les premiers professeurs qu'il y faut appeler pour enseigner l'art de la *civilisation* en Afrique, ce sont les admirables Pères Blancs du Congo ! »

Cette affirmation catégorique d'un libre-penseur, d'un

1. *Vingt-huit années au Congo*, t. I, p. 387, lettre du Père Augouard à sa mère, en date de Landana, 20 octobre 1885.

homme qui a vu nos prêtres catholiques à l'œuvre, vaut bien, me semble-t-il, comme document, comme preuve, toutes ces ineptes diatribes que nous lisons dans les feuilles rouges contre nos missionnaires et dont les auteurs, si délurés qu'on les suppose — et ils ne le sont pas toujours — ne peuvent pourtant connaître et apprécier ce qui se passe à quelques milliers de lieues de leur bureau de rédaction !

A l'encontre de certains gouvernants qui se croiraient à tout jamais disqualifiés si, dans une lueur de bon sens et d'impartialité, ils reconnaissaient les services rendus à la civilisation par les missionnaires catholiques, un ancien président de la République des États-Unis, M. Roosevelt, qui n'a jamais fait mystère de sa foi protestante, rencontra sur sa route, au cours de ses voyages en Afrique, les Pères Blancs du cardinal Lavigerie, et, sans se soucier de ce que pourrait penser de lui le député Loup, celui qui croque tant de curés et tant de billets de mille, lui aussi apporta son témoignage. Au cours de l'entrevue, il prononça des paroles que feraient bien de méditer les maîtres de la France et dont ils tireraient profit : « Le 21 décembre 1909, nous disent les *Missions catholiques*, M. Roosevelt arrivait à Kampala-Port avec son fils Kermit. Ils descendirent à la résidence de M. Knowles, sous-commissaire de S. M. Britannique. Le soir, l'illustre voyageur se rendit à la mission catholique de l'Ouganda, où il fut reçu par Mgr Streïcher entouré de ses missionnaires. Parmi eux, se trouvaient un canadien et trois américains. M. Roosevelt fut charmé de rencontrer quatre américains. Il salua

avec courtoisie le vicaire apostolique et eut pour chacun un mot aimable. Il admira, avec l'intelligence de quelqu'un qui sait voir et apprécier toute chose, l'art avec lequel les religieux savent tirer parti de tout pour travailler au bien matériel et moral des noirs de l'Ouganda.

« En sortant de l'église, il se dirigea vers l'hôpital admirablement tenu par les Sœurs blanches, auxquelles il offrit ses félicitations avec un accent de sincérité qui en doublait le prix. Enfin, dans une causerie pleine d'abandon, l'illustre homme d'État affirma les principes de liberté qui ont continuellement guidé sa vie politique.

« Parmi ses intimes et ses anciens ministres, il compte des catholiques : il a, de concert avec le Pape, réorganisé le culte aux Philippines. *Il dit son admiration pour les missions : « J'aime leurs œuvres, répéta-t-il, et mon désir est de les aider de toutes mes forces, car partout où j'ai rencontré des missionnaires, surtout des missionnaires français, j'ai trouvé en eux mes meilleurs auxiliaires*[1]. »

Se figure-t-on M. Armand Fallières, président de la République, visitant une mission catholique et prononçant de telles paroles ! Quelle levée de truelles dans toutes les loges ! Quelles clameurs dans les *Cafés du Progrès* où s'élabore la politique française ! Pour avoir confessé la vérité, pour avoir publiquement attesté le rôle civilisateur des missionnaires catholiques qu'il

1. Missions catholiques, n° du 18 février 1910.

aurait jugé sur des preuves, M. Fallières, président de la République française, serait excommunié du grand parti républicain!... M. Roosevelt, tout républicain qu'il se vante d'être, a eu cette audace, et, pourtant, à son retour, la République des États-Unis ne l'en a pas moins accueilli avec un enthousiasme qui tenait du délire! M. Roosevelt a dit qu'il aimait les missions et les missionnaires, qu'ils étaient de précieux agents de progrès et de civilisation, qu'il voulait les aider de toutes ses forces! S'il l'a dit, c'est évidemment qu'il le pense (car quel intérêt avait-il à mentir à ses convictions?). S'il le pense, c'est qu'il s'était formé une opinion à la lumière des faits. Ces faits, ces évidences, pourquoi les républicains de chez nous ne les perçoivent-ils pas? L'œil d'un républicain d'Amérique serait-il autrement conformé que celui d'un républicain de France? L'un voit blanc où l'autre voit rouge. Ne serait-ce pas tout simplement parce que le second a l'œil obscurci par les nuées jacobines et que le premier regarde les faits, *quels qu'ils soient*, qui s'offrent à lui, sans haine et sans passion, en homme impartial, en honnête homme?

IV.— Services rendus a la Science par les missionnaires catholiques.

Pour être complet sur un tel sujet, ce n'est pas un court chapitre d'une étude nécessairement succincte

qu'il faudrait écrire, mais un volume, plusieurs volumes. De tout temps, nos missionnaires ont contribué à étendre notre domaine scientifique et littéraire. Ethnographie, linguistique, grammaire comparée, histoire et géographie, sciences physiques et naturelles, les missionnaires ont apporté leur contribution à toutes les branches du savoir humain[1]. Il faudrait, si l'on voulait, sur ce point, rendre pleine justice à nos missionnaires, reprendre toute l'histoire des missions et noter, à chaque page, tous les prêtres, tous les religieux qui, en travaillant à l'extension du règne du Christ, gardèrent une part de leur activité pour les travaux intellectuels dont bénéficia leur époque. Ce serait s'exposer à dresser un catalogue, à tomber dans les nomenclatures qui fatigueraient le lecteur et qui, du reste, sortiraient du cadre de ce travail.

Il est équitable de rappeler pourtant, sans pouvoir y insister comme il conviendrait, que, parmi les missionnaires, les Jésuites[2] se sont, de tout temps, distingués par leurs travaux scientifiques dans tous les genres, et que beaucoup d'entre eux s'imposèrent par leur savoir aux gouvernements et aux peuples. Sans remonter dans le passé, on peut signaler, par exemple, que ce fut un jésuite, le P. Chauvin, qui fonda l'observatoire magnétique, et l'observatoire météorologique de Zi-Ka-Wei, établissement connu du monde entier et dirigé encore actuellement par des Jésuites; que le P. Froc, un

1. Voir *appendice*.
2. Voir *appendice* à l'article *Jésuites*.

autre jésuite, fut chargé par M. Doumer, gouverneur de l'Indo-Chine, d'installer un observatoire dans les parages des possessions françaises; que d'autres Pères de la Compagnie de Jésus ont créé des postes d'observation météorologique et astronomique dans les Indes, qu'ils dirigent celui de Manille largement subventionné par le gouvernement des États-Unis; qu'à Madagascar le P. Colin[1] a établi plusieurs postes météorologiques et a publié aussi de nombreux et importants travaux astronomiques météorologiques, magnétiques et cartographiques. On ne peut taire que l'enseignement de la médecine est donné par la Faculté de Beyrouth en Syrie, fondée en 1883, par les Jésuites et dont les cours, d'après des statistiques datant de 1906, furent fréquentés par 212 étudiants, dont 87 non catholiques. En 1902, les Jésuites ont créé dans cette même ville de Beyrouth une Faculté orientale pour l'étude des langues, de l'archéologie et de la géographie orientales.

En 1892, les Dominicains ont établi à Jérusalem une Faculté d'études bibliques que l'on peut considérer comme un complément des écoles de Rome et d'Athènes ; leur revue biblique fait autorité. On doit rappeler les découvertes archéologiques du P. Germer-Durand, des Pères Augustins de l'Assomption, à Jérusalem, qui lui ont valu diverses récompenses officielles, et l'École des hautes études byzantines que, depuis dix ans, ces vaillants et zélés religieux de l'Assomption dirigent à Kadi-Keni, en face de Constantinople, avec les *Échos d'Orient*

1. Voir *appendice*.

pour organe. Les travaux scientifiques de ces actifs missionnaires ont reçu l'accueil le plus flatteur, tant en France qu'en Allemagne et dans le monde orthodoxe.

On ne peut se flatter d'exposer en quelques lignes les découvertes et les travaux du P. Delattre, des Pères Blancs, correspondant de l'Institut de France, et dont la réputation est grande dans tout le monde savant, ni les travaux dans les sciences naturelles de M. Armand David, lazariste[1]. C'est de lui que M. Grandidier, président de la Société de géographie de Paris, pouvait dire, à l'assemblée générale de cette Société, le 28 avril 1901 : « Parti pour la Chine avec la pensée de servir Dieu et la science, l'abbé Armand David, de la Congrégation des Lazaristes, s'est consacré pendant douze années, sans que les dangers ni les fatigues ne l'aient arrêté, à des recherches dont, suivant le jugement d'un savant célèbre, le résultat a dépassé les espérances qu'on pouvait concevoir des efforts d'un seul homme. On avait, à cette époque, peu de données sur les provinces occidentales de la Chine ; l'abbé David a fait la lumière sur cette partie du Céleste-Empire et a mis aux mains des naturalistes des plantes et des animaux extraordinaires qui en ont précisé le caractère. »

Nombreux sont aussi les prêtres de l'admirable Société des Missions étrangères[2] de Paris qui ont travaillé pour la science ; un très grand nombre de collections de lépidoptères et de coléoptères furent constituées

1. Voir *appendice*.
2. Ibid.

par les missionnaires français, et un savant naturaliste, M. Charles Oberthur, pouvait écrire en 1902 : « Actuellement, nous possédons des documents nombreux, fruits de laborieuses recherches, alors qu'il y a une trentaine d'années, les productions naturelles du haut Yong-Tse restaient encore insoupçonnées. Certes, bien des volontés s'y sont employées, mais nous ne nous lasserons jamais de publier, et nul ne pourra contester que les missionnaires catholiques ont ouvert la voie. Avant leurs explorations, personne ne savait ce qu'étaient la faune et la flore du centre de l'Asie. » Les Pères du Saint-Esprit, ces infatigables pionniers de l'Évangile dans le continent noir, ont réuni, dans plusieurs de leurs missions, des collections de tous les arbres utiles des pays chauds et établi, en plusieurs endroits, des jardins d'essai. C'est du Père Sarcleux, missionnaire du Saint-Esprit, que M. Alluand, explorateur africain, disait à la séance de l'Institut le 7 janvier 1910 : « Le P. Sarcleux est non seulement un philosophe émérite, mais aussi un botaniste de grande valeur qui rend les plus grands services au Museum d'histoire naturelle en étudiant les herbiers rapportés par les voyageurs naturalistes : on comprendra la reconnaissance que nous devons à de tels hommes qui maintiennent au loin le bon renom de la France et, sans bruit, mais avec une continuité d'efforts inlassables, rendent d'inappréciables services dans toutes les branches des connaissances humaines. » M. Périer, directeur du Museum, termina la séance en soulignant les éloges décernés au P. Sarcleux : « Non seulement je m'associe aux éloges, dit-il, mais j'ajoute

que le R. P. Sarcleux travaille pour nous *gratis pro Deo* et ne nous demande jamais d'argent[1]. »

Les Maristes ont eux aussi apporté à l'étude des sciences naturelles un concours des plus précieux, et tout spécialement le Père Hervier, qui fut procureur général de la Société de Marie, et le Père Cognet, missionnaire à la Nouvelle-Zélande.

« Dans la science de la linguistique, dit M. Alexandre Guasco[2], rien n'a échappé aux investigations des missionnaires. Les idiomes les plus étranges des contrées sauvages ont trouvé en eux leurs grammairiens. Parfois, nos linguistes sont récompensés de leurs peines par l'intérêt même qu'offrent certains dialectes, mais toujours les difficultés abondent. Les Pères Blancs, les Pères du Saint-Esprit, les Lazaristes, les Maristes, tous les autres missionnaires ont étudié la langue des peuplades qu'ils évangélisaient et très souvent publié des grammaires, des manuels, des études sur leurs divers dialectes. Le 7 janvier 1910, Mgr Leroy, supérieur général des missionnaires du Saint-Esprit, déposait sur le bureau de la Société de géographie deux ouvrages importants du R. P. Sarcleux dont nous venons de parler : le premier volume est une gram-

1. A méditer par tous ces petits jeunes gens que le ministre de l'instruction publique (aujourd'hui, c'est un protestant, comme par hasard) envoie, *à nos frais*, et nantis d'une bonne subvention prise sur les deniers du budget, en mission quelque part, à l'étranger, pour qu'ils nous disent ensuite ce qu'ils ont vu. Ils ne travaillent ceux-là ni *gratis*, ni *pro Deo*, mais on leur donne les palmes, la croix et de l'avancement. Ce qu'ils doivent mépriser le Père Sarcleux qui gâte ainsi le métier !

2. *Les missionnaires et la science*, brochure, p. 17.

maire, le second une étude minutieuse et de longue haleine sur les différents dialectes swalis.

« En étudiant, depuis deux siècles, avec une patience admirable, les langues, idiomes, dialectes des peuples où ils étaient envoyés, en publiant ces dictionnaires, ces grammaires, ces lexiques, nos missionnaires ont bien mérité de la France, car ils facilitaient ainsi l'enseignement de la langue française et en même temps les échanges commerciaux[1]. »

D'après cet aperçu nécessairement sommaire, on peut conclure que nos missionnaires sont des observateurs, des écrivains, des savants en même temps que des apôtres de l'Évangile ; il faudrait un gros volume pour énumérer tout ce qu'ils ont fait pour la science historique. Dans la conclusion du bel ouvrage en six volumes *les Missions catholiques françaises au dix-neuvième siècle*, publié sous la direction du R. P. Piolet, avec la collaboration de toutes les sociétés de missions, M. Brunetière, de l'Académie française, s'exprimait ainsi : « J'ai sous les yeux, en ce moment, l'incomparable collection des *Lettres édifiantes*. Description des lieux, énumération des curiosités naturelles, mémoires de botanique, de zoologie, d'ethnographie, de linguistique, esquisses de grammaires iroquoise ou huronne, renseignements historiques, analyse des superstitions locales, traits de mœurs, anecdotes caractéristiques, rien n'y manque en vérité de ce qui peut contribuer à la connaissance plus précise de la terre et de l'homme !

1. Voir *appendice*.

Les auteurs de ces *Lettres*, s'ils sont des missionnaires, sont en même temps des observateurs, des écrivains, des savants. Les nôtres, ceux de notre temps n'ont pas dégénéré de leurs prédécesseurs ou de leurs modèles. »

Non, les missionnaires catholiques de notre temps n'ont pas dégénéré de leurs modèles ! Dans les siècles qui ont précédé le nôtre, les missionnaires catholiques étaient, pour ainsi dire, les seuls à pouvoir porter témoignage sur les nations lointaines, et si haut que nous remontions dans le cours des âges chrétiens, les récits des missionnaires (devenus aujourd'hui de l'histoire) sont là pour nous éclairer sur des faits que, sans eux, nous ignorerions ou que nous connaîtrions imparfaitement. Il n'en est plus de même aujourd'hui : les explorateurs et les fonctionnaires séjournent maintenant dans des régions où seuls autrefois les prêtres catholiques avaient eu l'audace d'aborder, mais le témoignage des missionnaires a la valeur de celui de l'homme qui a vu, entendu et compris. Mieux que les explorateurs et les fonctionnaires de passage, ils sont en mesure de découvrir les secrets des peuples dont ils parlent couramment la langue, d'étudier leurs coutumes, puisque leurs jours s'écoulent au milieu d'eux, de remonter à leurs origines, qu'ils sont intéressés à connaître, de contrôler leurs traditions [1].

En 1892, le P. Havret, jésuite missionnaire au Kiang-Na, commença la publication d'une série d'ouvrages sous le titre de *Variétés sinologiques*. La collection ren-

1. Guasco, *loc. cit.*

ferme déjà plusieurs monographies vraiment précieuses sur les plus importantes questions historiques, etnographiques, géographiques, littéraires. En 1905, le P. Mathias Tchang, sous le titre de *Synchronismes chinois*, publie la chronologie complète et la concordance avec l'ère chrétienne des dates concernant l'histoire de l'Extrême-Orient, Chine, Japon, Corée, Annam, etc.

Le P. Le Gall écrivit une savante étude sur le philosophe Tchou-Hi à peu près inconnu en Europe, mais si célèbre en Chine et qui fait songer à Confucius. Dans *Confucius*, essai historique dû à la plume d'un missionnaire, le P. Gennevoise, sont redressées, à la lumière des documents recueillis en Chine, bien des erreurs accréditées sur la vie et la personne du grand moraliste chinois.

M. Papinot[1], des Missions étrangères de Paris, publia un *Dictionnaire japonais-français d'histoire et de géographie du Japon* où il résume ce que les Japonais admettent sur les origines et les progrès de leur pays. Bien d'autres, M. Dallet avec son *Histoire de l'Église de Corée*, M. Louvet avec ses deux volumes sur la Cochinchine religieuse, M. Cadière avec son *Étude sur les sources annamites de l'histoire d'Annam*, Mgr Bigondet, avec son livre si justement remarqué *les Origines du bouddhisme*, Mgr Laouënan, vicaire apostolique de Pondichéry, dans son ouvrage *le Brahmanisme et ses rapports avec le judaïsme et le christianisme*, ont apporté leur contribution à l'histoire des peuples de l'Extrême-Orient.

1. Voir *appendice*.

« Toutes les œuvres, dit M. Guasco, dont nous avons, en quelque sorte, dressé l'inventaire — malheureusement trop incomplet, — forment un ensemble digne d'admiration, mais plus admirable encore quand on songe qu'elles prennent aux missionnaires leurs seules heures de loisir. Le cœur d'un pauvre lépreux à consoler, l'intelligence d'un petit sauvage à éclairer, l'âme d'un païen à sauver, l'emportent chez ces hommes de Dieu, sur les recherches les plus désirables, les découvertes les plus dignes de fixer l'esprit d'un savant, et la poésie des anciens souvenirs. »

L'œuvre des missionnaires catholiques dans les sciences naturelles, la linguistique, l'histoire, la géographie, représente une somme énorme de recherches, d'études, d'intelligence, de patience : la France, la patrie de la plupart d'entre eux, est devenue, de ce fait, leur obligée ! Pourquoi leurs mérites sont-ils méconnus et leur labeur traité avec un si magnifique dédain par tant de Français ? Ces savants sont des prêtres catholiques : toute l'explication du mystère est là. Qui n'a entendu un de ces instituteurs nouveau-style parler des missionnaires en des termes qui ne rappellent que trop, comme idées et comme style, le vœu monumental du Conseil général de l'Yonne ? « Considérant que la guerre actuelle, etc. » On aimerait à ramener à la pudeur ces Aliborons de village en leur mettant sous les yeux quelques évidences qui les atteignent dans leur superbe : que leur science, dont ils font si grand étalage, se réduit à des rudiments de notions volées, de côté et d'autre, dans les petits manuels spéciaux ; qu'en

fait de voyage au long cours, ils n'ont jamais exploré que les antichambres du préfet ou des députés de qui ils mendient un avancement ; qu'en fait de nègres et de sauvages, ils n'ont jamais abordé que les bouquins de leur bibliothèque ; que pour les découvertes dont pourrait profiter la science, ils n'ont jamais trouvé que des méthodes nouvelles de molester le curé et d'empêcher leurs élèves d'assister au catéchisme !

Avant de clore la série des témoignages qui attestent les services rendus à la science par les missionnaires, il nous est permis d'offrir aux méditations de ces messieurs Aliborons le fait suivant :

« Le **P. BEAUCHESNE**, missionnaire du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie au Congo, atteint de la terrible maladie du sommeil, vint trouver son évêque, Mgr Augouard, ce grand Français patriote, et lui dit : « Je suis perdu et viens vous demander de me renvoyer en France. Je regrette, frappé trop tôt, de n'avoir pu rendre service en ce pays du Congo, où ma foi chrétienne m'a appelé, mais j'ai pensé que je pourrais peut-être, comme moribond, servir la science. Je vous demande de m'envoyer à l'Institut Pasteur, avec l'ordre de se livrer sur moi, sur mon corps de mourant, à toutes les expériences que les savants jugeront utiles pour découvrir le remède à la maladie dont je vais mourir. Je vous apporte l'autorisation signée de mon nom. » « Après avoir hésité, dit Mgr Augouard, j'ai pensé qu'il était de mon devoir de prêtre et de missionnaire d'accepter l'offre d'un tel héroïsme. » Le Père fut envoyé à l'Institut Pasteur, où son nom est vénéré comme celui d'un martyr.

« Pendant quatre mois, on se livra sur lui aux expériences les plus douloureuses, sans que jamais un cri d'angoisse ou de révolte s'échappât de ces lèvres fermées par un serment. Je ne sais si vous connaissez ce que sont les ponctions lom-

baires que font les savants pour se renseigner sur l'état des liquides organiques. C'est une douleur atroce, une abominable souffrance. On les multiplia, sur le désir même du Père, et lorsqu'un jour, épuisé et vaincu, il voulut, malgré tout, faire œuvre de courage chrétien, il s'en alla un matin, au jardin du Luxembourg, relire le bréviaire. Le livre lui échappa des mains, et il tomba mort dans une allée, ayant terminé son apostolat. »

(*La Croix*, 16 nov. 1911.)

Si jamais on écrit les Actes des martyrs de la science, ce « geste » du Père Beauchesne, d'une grandeur tragique, en sera l'une des plus belles pages. Nous la dédions d'avance à ces messieurs de la Primaire, débitants de notions, marchands de pâtes élémentaires, qui, eux, n'ont jamais sacrifié quoi que ce soit, pas même un bout de leur précieuse peau, au progrès de la science.

Tel fut l'acte du Père Beauchesne. Qu'ils le comprennent... s'ils le peuvent. Qu'ils l'imitent... s'ils le veulent : ils en ont le droit, la République leur donne la liberté, c'est pour s'en servir.

V. — Les services que les missionnaires rendent a la France.

M. Gaston Bordat, qui a entrepris dans plusieurs revues spéciales la noble tâche de défendre le protectorat catholique contre ses détracteurs, écrivait dans la *Revue politique et parlementaire* du 10 février 1906 :

« Si l'influence de la France en Orient n'a pas cessé de grandir pendant la seconde moitié du dernier siècle, il faut surtout en attribuer la cause aux œuvres charitables, aux entreprises utiles que l'abondance de nos capitaux et *la propagande de nos missionnaires* nous ont permis d'y installer. » Et plus loin : « L'initiative de la propagande intellectuelle et morale de la France en Orient appartient aux missionnaires catholiques. » M. Bordat fait mieux que d'affirmer, il prouve : « Nos missionnaires, dit-il entre autres, — parce qu'Européens, autant que parce que religieux — ont trouvé dans tous les milieux un état d'esprit hostile à leurs entreprises. Combien de fois n'a-t-on pas vu leurs établissements démolis sous le moindre prétexte, détruits par une mesure administrative, incendiés par malveillance, leur vie elle-même menacée et atteinte ? C'est par années qu'il faut compter les tâtonnements et les incertitudes avant la fondation d'une œuvre quelconque. Qui donc viendra soutenir qu'il est injuste de louer l'admirable patience de ceux qui, les premiers, résistèrent à tous ces obstacles ? Et qui donc soutiendra que leur idéal religieux n'a pas contribué dans une large mesure à les en rendre capables ? Je me séparerai de celui-là, car je soutiens, bien au contraire, que cet idéal leur a permis de se consacrer sans réserve à leur « mission » et partant d'accomplir les actes de dévouement et de courage qui leur ont acquis dans la suite l'affection et le respect de populations qui leur étaient primitivement défavorables.

« Il paraît évident, ajoute M. Bordat, qu'aucune ins-

titution laïque n'eût pu créer cette vaste organisation. Offrez à nos jeunes instituteurs d'aller s'établir là-bas, loin du pays, dans les conditions que nous venons de décrire ; proposez aux jeunes filles les plus vaillantes de notre corps d'institutrices de se rendre à Jérusalem pour y nettoyer les jeunes enfants arabes et juifs, pour y panser les indigènes couverts de plaies infectes ou pour y soigner les lépreux : vous en trouverez sans doute, mais combien peu ! Vous aurez vite compris qu'il faut, pour accepter ces tâches, en plus d'un grand courage dont ces religieux n'ont assurément pas le monopole, la vocation apostolique. C'est la foi, tout autant que la valeur personnelle, qui a permis à ces religieux d'accomplir en Orient leur ouvrage. Nous pouvons donc prétendre qu'ils en étaient seuls capables. »

Les témoignages sur l'efficacité du rôle des missionnaires au point de vue national abondent, et ils sont de tout premier ordre. Souvent, ils viennent d'hommes hostiles ou tout au moins indifférents à l'idée catholique, mais que l'évidence des faits, la loyauté et aussi le patriotisme obligent à confesser la vérité. C'est M. Mézières, académicien, sénateur, président de la Commission de l'Armée, qui déclarait au Sénat, en juin 1901 : « Ce sont les missionnaires qui ont porté sur tous les points du monde, non seulement dans notre empire colonial, mais partout où ils pouvaient pénétrer, l'action, le nom, l'autorité de la France. » C'est M. Jean Bayol, gouverneur des rivières du Sud, qui envoyait au Père Lutz, missionnaire à Sierra-Leone, cette lettre écrite

à bord du *Héron* le 23 janvier 1884 : « J'ai l'honneur de vous exprimer, au nom de M. le Gouverneur du Sénégal, toute ma satisfaction au sujet du dévouement et du zèle montrés par les Pères de la Mission... Je tiens, au moment de quitter la Rivière, à vous assurer que je rendrai un sincère témoignage en haut lieu. » C'est le capitaine Binger, qui écrivait : « Ce n'est pas quelques missionnaires, c'est une légion qu'il nous faudrait[1]. » C'est le colonel Frey, de l'infanterie de marine, qui écrit dans son ouvrage *Pirates et rebelles au Tonkin*, ch. II, p. 54 : « Dans l'œuvre de pacification, les missionnaires peuvent être de précieux auxiliaires : par la connaissance approfondie qu'ils ont des pays ; par leur autorité sur les habitants des villages chrétiens ; par l'influence qu'ils exercent sur la population, qui ne voit en eux que les ministres d'un culte qui a droit à leur respect... et enfin par le dévouement avec lequel nombre d'entre eux servent les intérêts de la France. »

Le colonel Frey affirme « que nombre d'entre eux servent les intérêts de la France » ; il eût pu dire, sans qu'on le puisse taxer d'exagération, que tous les missionnaires français, sans exception, sont dévoués aux intérêts de la France.

A ce concert d'éloges qui s'élève en faveur des missionnaires, on est presque surpris, tant nous sommes peu habitués à l'impartialité de la part de nos gouvernants, de pouvoir joindre l'attestation de ministres radicaux, et par conséquent peu suspects de clérica-

1. *Le Protectorat français sur la Côte des Esclaves*, par P.-A. de Salinis, p. 110.

lisme. En 1902, le Ministre des Colonies M. Decrais, adressant ses remerciements à tous les supérieurs des missions catholiques établies dans l'Oubanghi et dirigées par les Pères du Saint-Esprit, s'exprimait ainsi : « Messieurs les commissaires généraux dans le Congo français m'ont signalé spécialement le bon accueil et les soins dévoués dont sont l'objet de votre part nos officiers fonctionnaires ou agents de passage dans l'Oubanghi. J'ai été particulièrement heureux de cette assurance, et je m'empresse de vous adresser, à cette occasion, mes chaleureux remerciements[1]. »

Pour que M. Decrais, ministre des Colonies d'un cabinet radical, ait cru devoir adresser à des missionnaires catholiques une lettre aussi élogieuse, il faut bien que nos religieux aient manifestement mérité les remerciements qu'il leur adressait. S'imagine-t-on un ministre de la République écrivant à des prêtres catholiques une lettre de pure complaisance et pour leur témoigner sa gratitude de services qu'en réalité ceux-ci n'auraient pas rendus ? Il y a fort à parier aussi que M. Aymonnier, directeur de l'École coloniale de Paris, et qui ne perd pas une occasion d'afficher son horreur pour la « domination des prêtres », s'il n'y eût été contraint par l'évidence des faits, n'aurait pas écrit dans son livre *La langue française et l'enseignement en Indo-Chine* (p. 41) : « Au lieu d'entraver en France le recrutement des missionnaires, ce qui est inconcevable, étant donné la conquête de l'Indo-Chine, et ce qui est

1. Mgr Augouard, *28 années au Congo*, 2e volume, p. 389.

malheureusement exact, doublez leur nombre, envoyez-en au plus vite des centaines, et subventionnez-les largement sous la seule condition d'enseigner aux jeunes filles et aux jeunes garçons le français en même temps que la religion. Vous pouvez donner aux missionnaires jusqu'à deux millions de subvention annuelle dans ce but, et jamais millions ne seront mieux employés. L'enseignement seul enchaîne à jamais. Entre tous, ceux-là sont les plus merveilleux enchaîneurs... Ils contribueraient rapidement et efficacement à assurer la pacification et la domination dans le présent ainsi que l'assimilation dans l'avenir. »

Tous les témoignages de ceux qui connaissent la question, explorateurs, marins, administrateurs de colonies, concordent pour établir l'influence bienfaisante du missionnaire catholique. C'est ce que reconnaissait très explicitement le commandant Bertin lorsqu'il écrivait en septembre 1890 dans la *Revue maritime et coloniale* : « Les missionnaires catholiques sont une puissance sur la côte des Esclaves. Les Pères Leroy et Menager à Agoué, Pied à Porto-Novo, Planche à Lagos, Dorgère à Ouidah, sont des hommes de valeur, courageux et très fins politiques, ayant acquis un grand ascendant sur les gens du pays, même sur les grands chefs et les féticheurs. »

Le même hommage était, au mois de novembre 1909, rendu à nos missionnaires, à la Sorbonne, devant M. Doumergue, ministre de l'Instruction publique, qui a omis de nous faire part des réflexions que lui inspira cette manifestation.

« Dernièrement, pouvait-on lire dans les *Annales de la Propagation de la foi* (sept. 1909), a eu lieu à Paris, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, sous la présidence de M. Doumergue, ministre de l'Instruction publique, la réception solennelle, par la Société de géographie, du commandant d'Ollone et de ses collaborateurs.

« Le commandant d'Ollone, on le sait, a effectué dans la Chine orientale et dans le Thibet oriental, une exploration qui a duré plusieurs années. Admirablement secondé, il a rapporté de son voyage des documents de toute nature, géographiques, géologiques, ethnographiques et linguistiques, dont il a donné, projections à l'appui, une idée générale aussi suggestive que possible.

« Au cours du récit qu'il a fait de son voyage d'exploration, le commandant, à deux reprises, a rendu hommage, sans réserves, aux missionnaires français, dont le concours lui a facilité la tâche. Ces prêtres de la Société des Missions étrangères de Paris sont MM. de Guébriant et Dury.

« Sans le premier, M. d'Ollone, entravé de toutes manières par l'opposition systématique des mandarins, n'aurait pas pu pénétrer chez les Lolos, peuplades indépendantes, par le pays desquelles il a commencé son voyage. M. de Guébriant, *par les relations cordiales qu'il entretient avec les différents chefs de tribus*, prépara les voies à l'expédition et lui servit non seulement d'introducteur mais encore de guide et d'interprète. *Les Missions catholiques* ont publié l'année dernière,

au mois d'avril, sous le titre *Chez les Lolos*, de fort intéressants détails fournis par M. de Guébriant lui-même.

« M. Dury, dans la deuxième partie du voyage de M. d'Ollone, fut également, pour les explorateurs, d'un secours tout providentiel, et le Gouvernement lui envoya, comme gage de sa reconnaissance, les palmes académiques.

« Il était réconfortant d'entendre, à la Sorbonne, l'auditoire tout entier — environ quatre mille personnes — applaudir longuement au témoignage ému qu'a rendu aux deux missionnaires, en présence de M. Doumergue, le triomphateur de la soirée. »

Nos missionnaires catholiques sont donc pour la France des agents zélés de son influence, les meilleurs auxiliaires de sa politique. Un gouvernement qui aurait pour premier souci la grandeur nationale, s'empresserait de les aider, de les encourager, trop heureux d'avoir, dans tous les coins du monde, des auxiliaires tout prêts à se dévouer à l'intérêt français, des auxiliaires désintéressés qui ne demandent ni traitement, ni honneurs, pas même l'ordre du Mérite agricole ! On reste confondu lorsqu'on voit comment le gouvernement de la République encourage le zèle patriotique de nos missionnaires : on peut dire de lui qu'il craint les prêtres, même lorsqu'ils apportent des dons.

Les missionnaires catholiques offriraient un empire à la République, elle le dédaignerait ; ils lui apporteraient des alliances, des traités qui établiraient la prépondérance de la France dans une partie du monde, la

République refuserait d'y apposer sa signature : elle repousserait le cadeau comme s'il s'était empoisonné et comme si, à l'accepter, elle était exposée à en mourir ! Si invraisemblable que paraisse une telle affirmation, elle s'appuie pourtant sur des faits récents et prouvés. Elle vous suggère d'étranges réflexions cette page de M. P.-A. de Salinis dans son livre si documenté *Le Protectorat français sur la côte des Esclaves* (p. 550) : « Pénétrés de l'importance du rôle social et religieux que les Egbas (ennemis mortels des Dahoméens) pouvaient jouer, les missionnaires français avaient mis leur influence au service de la France (comme toujours) pour décider cette peuplade à offrir son concours à nos troupes contre l'ennemi commun. L'un d'eux annonçait à son supérieur général, le 8 août 1890, cette intervention probable : « Le Père François, dit-il, m'écrivait le 24 juillet 1890 que les Egbas semblaient enfin décidés à nous prêter main-forte et qu'Onilado l'avait assuré que nous pourrions compter sur eux. »

« Onilado, le chef des Egbas, renouvellera souvent les témoignages de fidélité de son peuple, et à plusieurs reprises, il se montrera disposé à joindre ses troupes à celles de la France.

« *Au lieu de rallier les Egbas sous notre drapeau, l'arrangement du 10 août 1889 les livrait à l'Angleterre, leur ennemie* : ils furent le prix d'un échange fait avec les Anglais qui nous donnaient Kéténou. »

Faut-il ranger cette faute parmi celles que le gouvernement de la République française commit sciemment, entraîné par le sentiment néfaste que M. Lamy a signalé

à propos du refus de l'Ouganda ! *La sympathie manifestée à la France par les Egbas était le fruit de l'action bienfaisante exercée par les missionnaires catholiques.*

Or, dans une circonstance semblable, pourquoi les ministres de la République refusèrent-ils un protectorat qui entraînait l'acquisition d'une vaste et riche contrée, e qui aurait établi la domination de la France sur la vallée du Nil ? Pourquoi n'approuvèrent-ils pas, et ne voulurent-ils pas signer un traité avantageux, préparé et obtenu par nos missionnaires ? « Parce que, dit M. Eugène Lamy, le parlement français n'aurait pu approuver une œuvre de missionnaires, sans se désavouer lui-même. La haine religieuse devenait la passion républicaine... Ces moines, dont on commençait à dire que leur apostolat était inutile à la France, auraient été reconnus comme des conquérants pacifiques, et il aurait fallu avouer qu'ils se vengeaient des expulsions en offrant à la France un royaume. Quel royaume valait l'humiliation de le devoir à des ennemis ? Combien dans cette Chambre préféreraient la tutelle de peuplades inconnues et déjà suspectes de catholicisme à la satisfaction de leurs électeurs antireligieux ? L'avantage de la France se trouvait contraire à la direction de la politique intérieure. Perdre une position maîtresse dans le monde, était moins mortel pour les ministres qu'affronter le cléricalisme. Leur abstention prouva que la crainte du Parlement peut être la fin de la sagesse [1]. »

Le gouvernement de la République française n'auto-

1. Étienne Lamy, de l'Académie française, *Correspondant*, 25 octobre 1905. Affaires d'Égypte et de France.

rise pas nos missionnaires à rendre service à la France, à travailler à l'avènement de « la plus grande France ». Sans doute, dit-il à nos missionnaires, ce que vous m'offrez là est très beau, c'est bien tentant, mais songez donc un peu à ce que vous êtes pour oser m'offrir un pareil morceau de la terre ! Des catholiques, des prêtres, des moines ! Est-ce que la République peut accepter un cadeau, un service de gens de votre sorte ? Vous n'y pensez pas ! Allez, rompez, tâchez à l'avenir de vous tenir tranquilles ! Que je ne vous y reprenne pas à travailler à l'extension, à la prospérité, à la grandeur de la France ! — Si ce n'est pas là le langage textuel de la République, du moins, c'est bien sa pensée. Aussi, lorsque, dans une heure d'oubli ou d'impartialité, l'évidence des faits arrache à un ministre républicain un hommage en faveur de nos missionnaires, de quelle valeur n'est pas ce témoignage ! Tel fut celui de M. Decrais, ministre des Colonies, cité plus haut, tel est aussi celui de l'amiral Aube, ministre de la Marine dans un cabinet républicain. L'amiral Aube écrit dans son ouvrages *Entre deux campagnes* : « Essentiellement françaises, les missions catholiques sont l'expression supérieure de l'influence de notre patrie dans des régions où nos établissements n'ont qu'une importance secondaire, et bien peu en rapport, il faut l'avouer, avec cette influence même ! »

Il est donc établi par les hommes les plus compétents, les mieux placés pour connaître la question, que les missions catholiques sont des éléments *indispensables* de colonisation, le moyen principal, et souvent

unique, d'établir l'influence de la France dans les contrées lointaines.

C'est là une vérité qui, si elle n'apparaît pas très clairement — et pour cause — aux conseillers généraux de l'Yonne, aux habitués du *Bar du Progrès* et du *Café du Siècle*, est très nettement perçue par des hommes politiques à qui on ne peut dénier quelque ouverture d'esprit et quelque bon sens. M. Thiers, par exemple, qui fut le père, ou tout au moins l'un des pères de notre République actuelle, M. Thiers que l'on ne peut pourtant pas accuser de « cléricalisme » trop fervent, et à qui on peut reprocher beaucoup de choses, excepté d'être un naïf et un exalté, M. Thiers avait sur le rôle de la France, comme protectrice des missions catholiques, des idées tout autres que celles de ses successeurs au pouvoir. Il ne se gênait pas pour les faire connaître. Voici la curieuse et très véridique anecdote qui nous est contée par M. de Marcey, d'après un témoin, dans ses « Souvenirs sur M. Chesnelong ». A un dîner où M. Thiers avait réuni les députés de la gauche et du centre gauche, la conversation vint à tomber sur la nécessité de refaire le pays dans le silence, le recueillement et le travail et aussi de lui rendre son prestige extérieur : « Quand la France, dit alors M. Thiers, comptera de nouveau dans le monde, quand elle pourra avoir une politique extérieure[1], cette politique, ne vous y trompez pas, devra être une politique *catholique*.

1. Cette politique extérieure, depuis quarante ans, la République ne l'a pas encore. L'aura-t-elle jamais? Voir *Kiel et Tanger* de Charles Maurras, et l'ouvrage très documenté d'Emile Flourens, ancien ministre des Affaires étrangères, *La France conquise*.

C'est comme nation catholique, c'est en s'appuyant sur les intérêts catholiques, en y puisant sa force et en les couvrant de sa protection qu'elle pourra rayonner au dehors. » Sur ces mots, une partie des convives se récria : « Eh! messieurs, répondit Thiers, il ne s'agit point ici d'une question de foi, c'est simplement une question de patriotisme ! » S'adressant alors au groupe le plus scandalisé par sa sortie : « Je suppose, dit-il, que l'un de vous soit appelé à diriger les affaires extérieures de la France, lorsqu'elle sera en état de reprendre sa place et son influence. Quelles que puissent être ses défiances contre le catholicisme — mettons son opposition, mettons ses préventions justifiées, raisonnées, — je le défierai bien de ne pas reconnaître cette vérité de fait que, pour l'action extérieure de notre pays, la force catholique est la première de nos forces nationales ; et je le défierai même de ne pas se courber devant ce fait et cette vérité, s'il est vraiment un homme politique ! » Ce défi que M. Thiers lançait à ses successeurs, aux futurs présidents de la République, aux futurs ministres, il ne semble pas que ces messieurs aient voulu le relever. Non, ils ne se sont pas courbés devant ce fait que, « pour l'action extérieure de notre pays, la force catholique est la première de nos forces nationales ». Ils ont, au contraire, parlé et agi pour abattre cette force et contrecarrer son action. Ils ne sont donc pas « vraiment » des hommes politiques, c'est M. Thiers qui l'a dit. Ils sont tout simplement des sectaires : c'est l'histoire qui le dira.

Les Missions catholiques et la Séparation des Églises et de l'État

A cette rapide esquisse de l'œuvre des missionnaires catholiques, je ne crois pouvoir mieux faire que de donner pour conclusion cette page de M. Leroy-Beaulieu, de l'Institut : « Œuvres d'enseignement, œuvres d'hospitalisation et d'hygiène, œuvres d'émancipation de l'esclavage, œuvres d'éducation et de civilisation, sous toutes les formes, il serait lamentable pour la France et pour l'honneur du nom français, que le dévouement de nos missionnaires, en butte aux préjugés de l'ignorance et aux haines de l'esprit de secte, fût découragé ou paralysé par l'indifférence ou par la légèreté de nos compatriotes. C'est pourtant le péril qui les menace. Un danger nouveau a surgi devant nos missionnaires, un danger nouveau plane sur toutes nos œuvres religieuses du dehors. Après la suppression des Congrégations et la fermeture de leurs noviciats qui privaient la plupart de nos missions de leurs moyens habituels de recrutement, est venue la Séparation, qui risque de leur enlever la plus grande partie des ressources dont elles vivaient. C'est là une des conséquences les moins prévues et les plus inquiétantes du nouveau régime fait en France à la religion et aux œuvres chrétiennes. La suppression du budget des cultes, l'appauvrissement du clergé, le besoin de subvenir aux nécessités des églises dépouillées par la loi auront un contre-coup redoutable sur nos missions, sur nos écoles, sur toutes nos œuvres religieuses d'Orient et

d'Occident. C'est toute la France du dehors, édifiée lentement au cours des siècles par les efforts des générations successives, qui risque d'être victime des querelles et des fautes de notre politique intérieure. Puissent la charité chrétienne et le patriotisme français, presque également intéressés à ces grandes œuvres d'expansion religieuse et nationale, être assez clairvoyants et assez généreux pour ne pas les laisser péricliter ou mourir ! Autrement, s'il fallait que ces missions qui ont tant fait pour le renom de la France ancienne, *et qui lui valaient hier encore une primauté mondiale*, vinssent à dépérir, avec les restes de notre protectorat catholique déjà en ruines, nous aurions abandonné follement une des plus nobles parts de notre patrimoine national ; le rayonnement de la France et de la langue française sur le monde en serait étrangement diminué, au bénéfice de rivaux sinon plus généreux et plus chrétiens, du moins plus politiques ou plus tolérants. »

L'appel sera-t-il entendu ? On peut dire hardiment, et sans crainte aucune de jouer à la calomnie, que nos gouvernants actuels n'y répondront que par le dédain : ils n'admettent que les évidences qui leur sont profitables, ne comprennent que les vérités qui ne gênent point leur réélection. Les catholiques, les honnêtes gens, les bons Français sont tenus de se charger du devoir que la France officielle se refuse à remplir : devoir national, au premier chef. Ils *doivent*, en face des imposteurs des Loges qui le défigurent et qui l'outragent, établir le rôle vrai de nos missionnaires, aider

de leurs subsides, et *par tous les moyens*, l'œuvre admirable et essentiellement française, que des prêtres, des religieux catholiques soutiennent de leur foi, de leurs sacrifices, pour la plus grande gloire de la France. Le temps n'est plus, il importe de s'en bien convaincre, où nous pouvions nous en remettre au gouvernement du soin de veiller à la grandeur nationale, à l'expansion de notre influence, à notre prospérité commerciale! La grandeur nationale, l'honneur du nom français, l'expansion de l'influence française, nos maîtres, les sénateurs, les députés, se soucient bien de pareils intérêts! Il suffit à leur idéal et à leur patriotisme de toucher quinze mille francs par an, d'avoir un permis de circulation gratuit sur tous les réseaux, de régner despotiquement sur un peuple de sous-préfets, de facteurs et de cantonniers!

APPENDICE

LISTE, par congrégations, des missionnaires français contemporains qui se sont particulièrement distingués par les services qu'ils ont rendus à l'influence française et à la science.

Cette liste est forcément incomplète et ne peut qu'indiquer sommairement le nom de certains missionnaires que des travaux notoires ou les récompenses qu'ils obtinrent — et qu'ils n'ambitionnaient certainement pas — ont signalés à notre attention. Les autres sont innombrables, dont les labeurs profitèrent à la France et à la science et qui ne figurent pas dans cette nomenclature. Qui voudrait juger de leur effort devrait lire l'ouvrage du P. Piolet : *Les Missions catholiques françaises au dix-neuvième siècle.*

LES PÈRES DU SAINT-ESPRIT

Mgr AUGOUARD, Evêque du Congo. — A reçu en 1909, de la Société de Géographie, une Médaille et le prix de Pierre-Félix Fournier (1300 fr.) pour avoir fait 2 séries de cartes, l'une se composant de 40 feuilles concernant la navigation de l'Oubanghi au 50.000 millième, l'autre se composant de 25 feuilles concernant la navigation du Congo entre Brazzaville et Liranga, Ces travaux sont le résultat de quinze années de travail (*Bulletin de la Société de Géographie*, 15 juin 1909).

Il reçut en 1882 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le prix quinquennal de Garnier, pour le récompenser de ses investigations pendant son exploration de l'Oubanghi.

Le 16 mai 1891, reçut moitié du prix Joseph Audiffred par l'Académie des Sciences Morales et Politiques, pour récompenser les plus grands dévouements de quelque nature qu'ils soient.

Le 11 juillet 1891, Chevalier de la Légion d'honneur pour son concours courageux et intelligent à la civilisation des colonies centrales de l'Afrique.

En 1902, a reçu la Médaille coloniale, en reconnaissance des soins donnés aux officiers, fonctionnaires et agents du Haut-Congo Français.

Officier de l'ordre de la Couronne pour services rendus au Congo indépendant.

Commandeur de l'ordre de Léopold en 1910.

Reçut en 1894 la couronne civique décernée par la Société nationale de l'Encouragement au bien, la plus haute distinction qu'elle puisse accorder

Une médaille d'argent décernée en 1908 par la Société de Géographie commerciale de Nantes.

Mgr LE ROY. — Reçut le 3 mai 1910 de l'Académie Française le prix Juteau-Duvigneaux de 1000 fr. pour son ouvrage : *la Religion des primitifs*. Antérieurement cet ouvrage avait déjà reçu un prix de 2000 fr.

Il reçut de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris le prix Garnier, pour son étude sur les Adoumas.

P. SARCLEUX — A reçu en janvier 1910 de l'Institut de France, sur la proposition de la commission du prix Volney, un prix de 500 fr. pour sa grammaire des dialectes Kiswahils.

A reçu en 1897 une Médaille d'or pour travaux sur les langues africaines envoyés à l'Exposition de Bruxelles. A été nommé en 1902 membre correspondant de l'Académie Malgache.

PP. JALABERT, LE NOUEDEC et **RILLAND.** — Ont reçu en 1902 la Médaille coloniale pour leur zèle et leur dévouement durant l'épidémie de fièvre jaune au Sénégal.

P. BICHET. — Nommé officier d'Académie. Reçut un témoignage élogieux et officiel de M. Lemaire, gouverneur du Congo, — inséré dans le Journal officiel de la colonie.

P. KLAINE. — Passa 40 ans au Gabon. Reçut le 4 mars 1906 de la Société nationale d'acclimatation, la grande Médaille Geoffroy de Saint-Hilaire, la plus grande récompense qu'elle puisse donner. Correspondant des muséums de Paris, Marseille et d'ailleurs. On lui doit la découverte

UNIVERSITAS

du Landolphia Klainii. Nommé en 1904 chevalier du Mérite agricole.

P. TRILLE. — Nommé en 1904 officier d'Académie sur la demande de M. Guynez, délégué au Congo, pour ses importants travaux géographiques remis au ministère. A obtenu le grand prix d'ethnographie avec Médaille d'or décernée par le jury belge de l'Exposition de Bruxelles pour l'ensemble de ses travaux ethnographiques sur les peuples congolais ; a découvert une graine nouvelle dont on peut retirer une huile comestible appelée de son nom Heisteria Trillesiana.

P. BAUR. — Décoré en 1907, par l'empereur d'Allemagne, de l'ordre la Couronne, pour les services rendus par les missionnaires au Zanzibar. Décoré en 1909 de l'ordre de l'Etoile brillante par le Sultan Seid-ali-bin-Hamoud, pour le récompenser des services donnés depuis plus de 50 ans par les missionnaires.

P. ACKER. — Décoré en 1908 de l'ordre de l'Aigle rouge par l'empereur d'Allemage, pour les services rendus par les missions aux colonies allemandes.

P. ANTUNES. — Nommé en 1910 membre de la commission chargée d'étudier les mesures propres au développement des colonies portugaises.

P. RETTER. — Nommé officier d'Académie pour son concours prêté aux envoyés français chargés d'une mission dans les régions de Mboko-Songo et de Mindouli, riches en gisements de cuivre.

PP. ANTUNES, BONNEFOUX, LECOMTE. — Ont étudié les dialectes du Congo et leurs travaux ont été imprimés par la typographie de ces missionnaires à Couméné (Congo).

L'école agricole coloniale de **CINTRA**, dirigée par les Pères du Saint-Esprit, a obtenu à l'exposition du 6 au 12 septembre 1903 : Six Médailles d'or, onze Médailles d'argent, trois Médailles de bronze, trois Mentions honorables. — Classée la 3e pour les récompenses.

Mgr KOBÈS, Préfet apostolique du Sénégal. — Chevalier de la Légion d'Honneur pour son dévouement et les grands services rendus à cette colonie.

P. LOSSEDAT. — Chevalier de la Légion d'honneur, pour les grands services rendus au pays pendant son séjour au Sénégal.

P. ABIVEN. — Officier d'Académie en 1895, pour ses travaux sur la langue Malinké.

P. Jules BRUNETTI. — Reçut en 1895 les palmes académiques, pour sa belle conduite pendant les trois journées de révolution qui ont eu lieu en mars dans la capitale du Pérou et la part prise aux préliminaires de la paix.

P. CAMPANA. — Décoré, le 23 janvier 1896, Commandeur de l'ordre royal et militaire du Christ, une des plus rares distinctions du Portugal, sur la proposition du gouverneur du Congo Portugais. Décoré, le 5 mars 1896, Chevalier de l'ordre royal du Lion, pour services rendus aux agents du Congo Belge.

Mgr BARTET. — Nommé en 1897 Commandeur de l'Ordre de l'Etoile Noire (du Bénin).

P. BULÉON. — A reçu en 1897 une Médaille pour observations météorologiques faites à la station de Sainte-Croix des Eshiras (Gabon).

P. SEBIRE. — A reçu en 1897 les palmes du Mérite agricole. A reçu en 1900 une Médaille d'argent pour son ouvrage sur les plantes du Sénégal. A reçu en 1900 une autre Médaille de Bronze pour des renseignements fournis au jury de l'Exposition sur les questions de la Colonisation africaine.

P. VISSEQ. — A reçu en 1897 une Médaille d'or pour travaux sur les langues africaines envoyés à l'Exposition de Bruxelles.

Mgr ALLGEYER. — Nommé en 1899 Commandeur de l'ordre de la Brillante Etoile sous le sultanat de Sa Hautesse Said-Hamoud.

P. DUSS. — A reçu en 1900 une Médaille d'or pour son important ouvrage sur la flore des Antilles Françaises. A reçu une Médaille d'or pour exposition de champignons. Nommé en 1905 officier de l'Instruction publique, en récompense des remarquables travaux sur la flore des Antilles.

P. KUNEMANN. — A reçu en 1900 une Médaille d'argent pour le plan de l'établissement agricole de Saint-Joseph de M'Gazobil envoyé à l'Exposition.

P. JALABERT. — Nommé en 1901 Chevalier de la Légion d'honneur, pour services exceptionnels durant l'épidémie de fièvre jaune, qui a sévi au Sénégal en 1900.

LAZARISTES

RR. PP. HUC et GABET. — Furent les premiers

missionnaires qui pénétrèrent à Lhassa. Ils firent un émouvant récit de leur voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine. M. Huc a reçu pour ses services la Croix de la Légion d'Honneur.

DILLANGE, Supérieur des Lazaristes à Akbès. — A reçu du gouvernement français une Médaille d'or pour avoir sauvé par sa conduite héroïque, pendant les massacres des Arméniens en 1909, au prix de sa vie, des foules d'Arméniens voués au massacre.

Armand DAVID. — Très connu par ses découvertes botaniques, géologiques et zoologiques, utilisa sa vie de missionnaire en Chine à faire d'immenses, de longs et pénibles voyages pour faire progresser ces sciences. Il parcourut plus de 10.000 kilom. à pied.

Il fut nommé correspondant du Muséum de Paris et de l'Institut de France, lauréat de la Société de Géographie ; chevalier de la Légion d'honneur. Le célèbre savant Milne Edwards et tous les naturalistes proclamèrent le 10 avril 1884 leur étonnement de voir que le P. David avait pu recueillir et si bien préparer tant d'objets divers qu'il avait donnés au Muséum.

Enfin M. Blanchard, de l'Institut, disait devant la réunion des Sociétés savantes de la Sorbonne : « Les naturalistes ont fort admiré les travaux accomplis dans l'Extrême-Orient par M. Armand David. Ils n'ont pu se défendre d'un sentiment d'orgueil national à la vue des immenses richesses que ce courageux missionnaire a procurées à notre Muséum. » Et ce témoignage était confirmé, en 1876, par celui du naturaliste Hartland, qui, en déclarant que, dans le domaine de la zoologie, de la botanique et de la géologie de l'Empire du Milieu le mérite de M. David était hors de toute comparaison, n'hésitait pas à proclamer lui, protestant et prussien, que, « les missionnaires méritent, à juste titre, le nom de pionniers de la civilisation ».

Alphonse FAVIER. — *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie* par Bouillet (1908, Supplément) :

« Favier (Louis)... nommé curé de Pékin, exerça une véritable influence au palais impérial et fut mêlé à toutes les grandes affaires entre le gouvernement chinois et les étrangers... En 1900 pendant le soulèvement des Boxeurs à Pékin, il fut assailli par les Chinois dans les bâtiments de la Mission... il soutint avec une grande bravoure le siège... »

Le gouvernement récompensa son courage par la Croix de la Légion d'honneur.

Il mourut évêque de Pékin.

PRÊTRES DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

P. Léon BADET. — A reçu un prix de 500 fr. de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (séance du 27 avril 1900), pour son ouvrages sur l'histoire ancienne du Japon : *Schôto ku Taishi et son époque.*

P. JANIN, Pro-vicaire du Cambodge. — Est l'auteur principal du Protectorat de la France sur le Cambodge.

P. VIALLETON, Supérieur de la mission du Bas-Laos. — Reçoit des pouvoirs officiels à titre de confiance à cause de son influence personnelle sur les indigènes.

PP. ESQUIROL et WILLIATE. — Ont reçu le 15 avril 1910, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le prix de Stanislas Julien, 500 fr., pour leur *Dictionnaire divi-français.*

P. RAGUET. — A obtenu le prix Stanislas décerné par l'Institut, pour son *Dictionnaire Français-Japonais.*

PP. MUSSOT, SOULIÉ, BOURDONNÉE, DUBERNARD, GENESTOU, DEJEAN, massacrés au Thibet. — Envoyèrent au Musée d'Histoire naturelle de Paris de nombreuses collections que ne possédait pas cet établissement, savoir : de 1892 à 1895, 1150 peaux d'oiseaux, 190 dépouilles des mammifères.

P. DELAVAY, missionnaire au Yun-nam. — Envoya de 1863 à 1896 au Muséum d'Histoire naturelle 1800 espèces de plantes entièrement nouvelles pour la science.

P. DURY. — A reçu du gouvernement les palmes académiques comme gage de reconnaissance pour le concours important et providentiel qu'il a donné au commandant d'Ollone lors de son exploration au Thibet.

P. AUBAZAC. — A fait imprimer à l'imprimerie des Missions étrangères de Hong-Kong, la 2e édition de son remarquable *Dictionnaire Français-Chinois.* — C'est un immense service rendu à la France.

Mgr PAPINOT. — A reçu de la Société de Géographie la Médaille du prix de Montherot, 1909, pour un volume publié au Japon même et avoir donné, sous la forme com-

mode d'un dictionnaire alphabétique, des renseignements sur les principaux noms qui se rencontrent dans l'histoire et la géographie du Japon, ce qui représente une somme considérable de travail et de longues années de recherches.

Mgr PIGNEAU DE BEHAINE, évêque d'Adran, 1743-1799. — Fonda incontestablement par son courage et sa persévérance l'influence française en Indo-Chine. — Aussi est-ce avec raison que le gouvernement de la 3e République lui a élevé une statue à Saïgon en 1902.

Mgr PALLEGOIX. — Missionnaire au Siam, a fait la meilleure relation sur le Thaï ou royaume de Siam ; a fait un Dictionnaire pour la langue Siamoise.

PP. BLANC, PINABEL. — Ont reconnu les fleuves du Tonkin pour savoir jusqu'où ils étaient navigables.

Le premier a fait la carte des frontières du Tonkin et du Thaï.

P. DESGODINS. — Se fit remarquer dans le monde scientifique, fit un dictionnaire thibétain-latin-français, qui fut imprimé par les presses des Missions étrangères installées à Hong-Kong, en 1873.

En 1873, la Société d'Acclimatation publia un travail de lui, sur la zoologie et l'ornithologie du Thibet.

Le 14 septembre 1892, le *Bulletin* de la Société de Géographie publia un autre travail sur la végétation des sommets au nord du Yer-Ka-lo ; le 15 janvier 1875, un travail sur des notes géologiques faites de Yer-Ka-lo à Bathanay ; et en 1880, le *Bulletin* de la Société de Géographie de Lyon publia une lettre sur l'hydrographie de l'orographie du Thibet.

P. Adrien LAUNAY. — Aussi habile géographe qu'historien. — Il fit les cartes des pays évangélisés par son ordre au Japon, en Chine et en Indo-Chine Française. Il fit une vingtaine de volumes concernant l'histoire, qui lui valut d'être couronné par l'Académie Française.

Mgr BIET, vicaire apostolique du Thibet. — Fut décoré de la Croix de la Légion d'honneur, en 1898, pour les grands services rendus en Chine.

Mgr FENOUILLE, évêque de Yunnam. Nommé en 1900 chevalier de la Légion d'honneur.

R. P. EVRARD. — Nommé en 1900 chevalier de la Légion d'Honneur.

JÉSUITES

P. SABATIER, à Adana, Arménie. — A reçu du gouvernement français une Médaille d'or pour avoir sauvé des milliers de personnes par sa conduite héroïque pendant le massacre des Arméniens en 1909.

PP. RIGAL et JOUVE. — Ont reçu du gouvernement français une Médaille d'argent pour leur conduite héroïque pendant le massacre des Arméniens en 1909.

P. ETIENNE. — A reçu une Médaille d'argent du Gouvernement français, pour sa conduite héroïque pendant le massacre des Arméniens en 1909.

P. LOMBART. — Fonda en 1676 dans la Guyane une station à l'embouchure de la rivière du Kourou et d'autres furent réparties dans la vallée de l'Oyapock.

PP. LOMBART, PELKPRAT et GRILLET. — Ont fourni en 1857 à nos géographes et à nos ingénieurs des mines un contingent précieux d'informations. (V. *La Guyane française et le Brésil agricole et commercial.* Paris, 1871).

P. JOGNE. — Découvrit le lac Georges au Canada. Il fut pris et atrocement mutilé par les Iroquois. Il réussit à s'échapper et à revenir en France, où il put faire le récit de ses voyages.

P. MARQUETTE. — Très célèbre en Amérique, a découvert le Mississipi. Les Américains lui ont élevé une statue en bronze au capitole de Washington.

P. CŒRDOUX, missionnaire à Pondichéry. — Fit en 1767 une grammaire et un dictionnaire de la langue sanscrite.

PP. LECLER et COLOMBEL. — Fondèrent l'Observatoire Zi-Ka-Wei; cet établissement a deux services, l'un pour l'astronomie, l'autre pour la météorologie.

P. CHEVALIER. — Fit de très beaux travaux hydrographiques sur le fleuve Bleu, et les premières feuilles de sa carte au 1/25 p. 100 de la Province du Kiang-Nan lui ont valu la Médaille d'or, prix Logerot, de la Société de Géographie de Paris (1898), pour son atlas du Haut-Yang-Tsé.

P. de BEAUREPAIRE de LOUVAGNY. — Elève de l'École polytechnique, ancien officier d'artillerie, installa r la colline de Zo-Sé la coupole pour les observations

sidérales. Elle est pourvue d'une lunette équatoriale.

P. DECHEVRUS. — Dirige l'observatoire météorologique qui est pourvu des appareils scientifiques les plus perfectionnés et du météorographe du P. Secchi.

P. TERŒRDE. — Avec plusieurs religieux de son ordre, explora méthodiquement le bassin inférieur du Zambèze, la Côte Orientale jusqu'au cap de Bonne-Espérance et la région des lacs.

P. CAMBOUÉ, Missionnaire à Tananarive. — A reçu de la Société d'Acclimatation une Médaille de 1re classe pour ses recherches sur les Sericigènes. Il signala l'*Halabe* ou araignée fileuse de Madagascar ; des spécimens de soie fournis par cet insecte furent remarqués à l'exposition de Lyon en 1894.

En 1890, l'Académie des sciences de Paris lui décernait le prix Savigny pour ses études entomologiques.

P. MOYRIAC de MAILLA, missionnaire à Pékin. — Séjourna quarante-cinq ans en Chine, fut un savant Jésuite qui, sur la demande de l'empereur Kang-Hi, établit la grande carte de la Chine et de la Tartarie chinoise ; elle fut gravée en France en 1832. Il mourut en 1843.

P. ROBLET, savant missionnaire à Madagascar. — Célèbre dans le monde, a reçu la Croix de la Légion d'honneur, les palmes d'officier de l'Instruction publique, plusieurs prix, Médaille d'or ; décoré de l'Étoile d'Anjouan, pour sa carte de l'Imerina au 1/300.000 et au 1/100.000, pour sa carte de Betsilao, pour celle des environs de Tananarive, et pour le plan de Fianarantsoa. On lui doit l'*Itinéraire de Tananarive à Andevorante*, publié par le Service géographique de l'armée, et une grande carte de Madagascar au 1/1.000.000 qui a coûté à son auteur quinze années de travail, de 1873 à 1888.

P. LEBOUCQ. — A reçu de S. M. l'empereur de Chine la décoration d'or précieuse avec la perle bleue, en témoignage de sa haute satisfaction pour les services rendus à l'armée impériale, sur la proposition du vice-roi du Tche-li.

P. DUPUY. — Décoré de la Légion d'honneur en 1894, pour les grands services rendus à l'armée française à Madagascar.

PP. BECKER et **LAVEISSIÈRE**, missionnaires. — Nommés chevaliers de la Légion d'honneur le 15 décembr

1900, sur la proposition de M. Delcassé, ministre des affaires étrangères, pour leur belle conduite en Chine au moment de la guerre.

P. PIOLET. — A obtenu le prix Joest (2000 fr.) de l'Académie française, pour son ouvrage *Les Missions françaises au XIXe siècle*; le prix Corbay (250 fr. de rente viagère), pour son ouvrage *La France au dehors et les Missions catholiques au XIXe siècle*; le prix de 1500 fr. pour son ouvrage *La France hors de France*; et une Médaille d'argent de la Société de Géographie, pour son ouvrage *Les Missions catholiques*.

P. RICHARD, missionnaire au Kiang-Nan. — A reçu en 1907 une récompense de la Société de Géographie Commerciale, pour son ouvrage, *Géographie de l'Empire chinois*.

P. Auguste JEAN, supérieur du collège de Négapatam. — Fut invité par le gouvernement du vice-roi des Indes à se rendre à Calcutta pour prendre part aux délibérations d'une Commission d'éducation formée des plus éminents professeurs ou directeurs des collèges anglo-indiens.

P. FROC, directeur de l'observatoire de Zi-Ka-Wei (Chine) et le **P. ALOYS**. — Furent invités par les congressistes du Congrès qui se tenait à Londres (juillet et août 1909) pour l'unification des signaux maritimes dans le monde entier, d'avoir à se rendre dans cette capitale, pour expliquer les signaux qu'ils avaient imaginés. Les congressistes jugèrent que le code imaginé par l'observatoire de Zi-Ka-Wei et utilisé depuis plusieurs années à son sémaphore du quai de France sur la concession française de Schang-Haï, était le plus apte à réunir les suffrages du Congrès. — La Compagnie des Messageries Maritimes, voulant donner au R. P. Froc une nouvelle marque de la haute estime que le commerce maritime de Schang-Hai a toujours accordé au service des signaux et informations de Zi-Ka-Wei, donna au R. P. Froc son passage gratuit en 1re classe, aller et retour.

P. COLIN. — Fut directeur de l'observatoire astronomique de Tananarive (Madagascar). — Il reçut de l'Académie des Sciences de Paris le prix Jérôme Ponti. — Il reçut des félicitations du monde savant au sujet de ses observations sur l'éclipse de lune du 12 juillet 1889. — Il reçut en 1895 une Médaille d'or de la Société de Géographie de Paris pour ses observations et triangulations dans la pro-

vince d'Emirne. — Il reçut une Médaille d'or à l'Exposition de Bordeaux en 1895.

En 1898 un nouveau prix lui fut décerné. Il fut élu membre correspondant de l'Institut par 46 voix sur 50. — Est officier de l'Instruction publique.

P. MARQUETTE. — A rendu des services tellement considérables et importants que les Américains par reconnaissance lui ont élevé une statue à Washington, capitale de l'Amérique, dans le National Hall of Statuary.

CAPUCINS

P. JOSEPH, le bras droit du grand Richelieu, était un capucin. C'est lui qui créa les Missions Françaises d'Orient. Depuis cette époque, grâce aux missionnaires qui répandirent notre langue, l'influence française est devenue prépondérante et fut une cause de développement commercial.

P. Augustin d'AIRE, Capucin, Missionnaire en Abyssinie, a reçu de l'empereur Ménélik la décoration de chevalier de l'Ordre de l'Etoile d'Ethiopie (en 1908).

La **Mission des Capucins** en Orient a reçu une Médaille d'argent du Gouvernement pour avoir sauvé, au péril de leur vie, plus de 10.000 Arméniens au moment du massacre par les Turcs, en les abritant à la Mission.

P. Marie d'AUXONNE, Capucin, Missionnaire au Congo au XVIIIe siècle. — Dressa, bien avant l'explorateur Stanley, une carte du Centre Africain qui se voit encore à Dijon.

P. Marie BERNARD, Capucin, missionnaire en Abyssinie. — A fondé la célèbre Léproserie de Hazar et introduit la première imprimerie en ce pays. Très estimé par le Négus Ménélik, il fut chargé deux fois par lui d'une ambassade auprès du Pape. Ce sont les Capucins de cette mission qui signalèrent au gouvernement, en 1883, l'importance de la Baie qui est devenue depuis la colonie de Djibouti.

PP. PACIFIQUE de Provins, RAPHAEL du Mans et JEAN-BAPTISTE de Saint-Aignan, furent des Capucins qui au XVIIe siècle firent les premières et les plus exactes descriptions sur la Perse et la Turquie.

Les **Capucins** accompagnèrent en 1611 le célèbre Razilly dans son entreprise pour coloniser le Brésil. L'un d'eux fit la description de ces pays. En présentant ce livre

au roi. Razilly lui dit : « Sire, lisez et voyez de quelle belle colonie la politique vous a privé. »

Roger BACON, capucin, le grand génie du Moyen Age. — Ecrivit son *Opus majus* au XIIIe siècle. Dans ce livre il a décrit les inventions les plus modernes et d'autres encore qu'on n'a pas encore réalisées. Voici un passage où il parle de la vapeur et de l'aviation : « On peut cons-« truire, dit-il, pour les besoins de la navigation : 1° Les « machines telles que les plus grands vaisseaux dirigés par « un seul homme parcourront les fleuves et les mers avec « plus rapidité ; 2° des chars qui sans attelages courront « avec une incommensurable vitesse (automobile); 3° un « appareil au milieu duquel un homme assis, en faisant « mouvoir des ailes artificielles, voguerait comme un « oiseau dans l'air ; 4° un instrument long de 3 doigts et « large d'autant suffirait pour soulever d'énormes far-« deaux. » Il déclare les avoir vus fonctionner.

Extrait de **France, christianisme et civilisation,** par G. Bonnet-Maury, 1907, Hachette.

Page 7 : « Ce furent des Franciscains, sous la conduite du Fr. **Laurent du Portugal** ; des Dominicains, sous la direction du Fr. **Ascelin**, qui se chargèrent au XIIIe siècle de remplir la mission périlleuse que leur donnaient un pape et un roi de France. Les défenseurs de la chrétienté d'Occident, préoccupés de refouler les Turcs Seldjoucides, cette nouvelle marée montante de barbares qui menaçaient de submerger l'Europe, imaginèrent de leur susciter des adversaires en Asie même, et ils jetèrent les yeux sur les Mongols, dont la renommée si terrible était parvenue jusqu'à eux. Or, qui pouvait-on envoyer comme négociateurs dans ces régions lointaines et enveloppées de mystères? Qui serait assez hardi pour entrer en rapport avec ces Khans qui après chaque bataille ne faisaient point de quartier aux vaincus et élevaient en mémoire de leur victoire une pyramide de têtes humaines? Des moines seuls avaient assez d'abnégation pour risquer leur vie à pareille entreprise. » Deux religieux de cette Mission : **du PLAN CARPIN** et **Guillaume RUBRUIQUIS**, ont écrit de curieuses relations de leur voyage à la résidence du Grand Khan, entre les années 1245 et 1254. (V. Bergerac, *Relations des voyages en Tartarie*, par Rubruiquis. — Du Plan Carpin, Paris, 1634, p. 120.)

P. SAPETO, Franciscain, explora le pays des Boges et du Habab (p. 13.)

P. Léon des AVANCHERS, Franciscain, explora

de 1850 à 1857 le pays de Gallas, des Somalis et des Seychelles (p. 13.)

DIVERS

Père PAEZ, missionnaire en Afrique. — Découvrit au XVIe siècle les sources de l'Abaïoun (Fleuve Bleu).

P. TAURIN-CAHAGUE, supérieur des Missions d'Afrique. — Explora la contrée du Harrar.

Le **P. Louis HENNEPIN**, Récollet, apôtre infatigable des Peaux-Rouges. — Explora en 1683 le Niagara et la vallée du Saint-Laurent, composa une curieuse description de la Louisiane.

Les **PP. VERIUS** et **COUPPÉ**. — Pénétrèrent, à travers mille dangers, à l'intérieur de la Nouvelle-Guinée peuplée d'anthropophages. Ils révélèrent aux géographes l'existence du fleuve Païmone, qu'ils baptisèrent du nom de Saint-Joseph.

Mgr LION, Dominicain, Préfet de la Mission de Mossoul. — Nommé chevalier de la Légion d'honneur pour sa belle conduite pendant le choléra de 1867.

Le **P. Léon WIEGER**. — Prix Stanislas Julien (1500 fr.), pour ses rudiments de parler chinois.

Les Missionnaires Rédacteurs de la revue scientifique **Anthropos** ont vu cette revue obtenir en 1906, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le prix Volney, de la valeur de 1500 fr.

Le **P. SCHMIDT**. — A été récompensé par l'Académie du prix Volney (1500 fr), pour son ouvrage concernant la linguistique Malayo-Polynésienne (Journal officiel, 27 décembre 1907, p. 7432.)

P. Charles DUPARQUET, missionnaire. — Explora le pays du Damaraland et des bassins du Comène et du Zaïr. Ses travaux lui valurent d'être nommé correspondant de notre Muséum d'histoire naturelle.

PP. BERTRAND et ETIENNE, missionnaires en Egypte. — Ont reçu du gouvernement une Médaille de bronze pour s'être particulièrement distingués dans un incendie à Ismalia (1810), où ils exposèrent leur vie.

P. Paul VIAL, missionnaire apostolique au Yunnan. — A reçu le 14 avril 1910, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le prix Stanislas Julien (500 fr.) pour son dictionnaire franco-iolo.

P. Stanislas MILLOT, missionnaire apostolique en Chine. — A reçu le 15 avril 1910 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le prix Stanislas Julien (500 fr.) pour son dictionnaire des formes cursives des caractères chinois.

P. DELATTRE, missionnaire des Pères Blancs, Supérieur de Saint-Louis de Carthage, correspondant de l'Institut de France. — Jouit d'une grande réputation dans le monde savant. Ses admirables découvertes font revivre la Carthage païenne et la Carthage chrétienne (Afrique). A reçu un diplôme d'honneur à l'Exposition Universelle d'Amsterdam en 1883. A été nommé officier de l'Instruction publique on 1894. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris lui décerna le prix Piot. Il fut nommé en 1886 chevalier de la Légion d'honneur.

Mgr DORDILLON, Mariste. — Est l'auteur de la grammaire et du dictionnaire de la langue marquisienne.

M. PERNY est auteur du célèbre dictionnaire chinois.

Mgr TABERD a publié un dictionnaire latin annamite et *vice versa* très célèbre.

RELIGIEUSES

Mère MÉLANIE, des Sœurs de Saint-Joseph de Lyon, Supérieure d'Adana, a reçu du Gouvernement français une Médaille d'or pour avoir sauvé, par sa conduite héroïque, pendant les massacres des Arméniens en 1909, avec les Pères Jésuites, plus de 11.000 personnes.

Les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny
ont obtenu, rien qu'aux colonies, du Gouvernement français

SŒURS HOSPITALIÈRES

37 Médailles d'or de 1re classe.
4 Médailles d'argent de 1re classe.
1 Plaque d'argent (Société française de bienfaisance).
4 Décorations, par le Gouvernement portugais, pour les grands services rendus en Afrique à l'hôpital militaire de Lourenço-Marquès.
1 Médaille d'argent de 2e classe.
4 Médailles de bronze.
18 Croix de bronze.

1 Diplôme d'honneur.
1 Témoignage de satisfaction.

Pour dévouement admirable déployé pendant les épidémies de fièvre jaune, choléra, lèpre, variole.

Sœur **Marie de l'Incarnation Keindt** fut nommée chevalier de la Légion d'honneur en 1874, et Sœur **Onésime Lefèvre** fut également nommée chevalier de la Légion d'honneur en 1875.

SŒURS INSTITUTRICES

2 Médailles d'or de 1re classe.
1 Médaille de vermeil.
5 Médailles d'argent de 1re classe.
4 Médailles d'argent de 2e classe.
3 Médailles de bronze.
7 Officiers d'Académie.
1 Diplôme d'honneur.

R. Mère **Germaine BOUVERET**, Supérieure des religieuses de Saint-Joseph de Cluny au Sénégal.— Décorée de la Légion d'honneur pour son dévouement pendant la terrible épidémie de la fièvre jaune en 1900.

Sœur **Marie LIAUTIER**, de l'Ordre de Saint-Vincent-de-Paul. — Décorée de la Légion d'honneur pour sa belle conduite pendant la campagne de Chine.

La Supérieure des religieuses Françaises (Mme **Anna FAROUEL**), à Rikitea, île de Mangareva, Océanie, a reçu le 18 novembre 1909, de l'Académie Française, le prix Honoré de Sussy de 1000 fr., pour son dévouement héroïque à soigner les lépreux polynésiens enfermés dans cet ilot.

Sœur **PEREMOND**, religieuse de Saint-Vincent-de-Paul, Supérieure en 1881 de l'hôpital français d'Alexandrie (Egypte). — Décorée de la Légion d'honneur en 188-, qu'elle reçut des mains du comte d'Aubigny, consul général de France au Caire.

Sœur **MARIE-FRANÇOISE** à Hanoï (Tonkin). — Décorée de la Légion d'honneur.

Sœur **de la CROIX** à Haïphong (Cochinchine. — Décorée de la Légion d'honneur.

Sœur **ETIENNE** (Mme Françoise Meriou), infirmière à l'hôpital Français de Port-aux-Princes (Haïti). — A reçu une Médaille d'argent pour avoir fait preuve du plus grand dévouement à l'égard des marins atteints de fièvre jaune transportés, à deux reprises différentes, dans cet établissement pour y être soignés (1908).

Lorsqu'on parcourt ce tableau, une vérité s'impose à nous : la promesse du Christ s'est accomplie pour les missionnaires : « Cherchez le royaume de Dieu, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » Les missionnaires ont cherché le royaume de Dieu, et *le reste*, qui leur fut donné par surcroît, c'est l'accroissement de notre influence dans le monde, l'honneur de contribuer au progrès de l'esprit humain et à la splendeur du nom français.

TABLE DES MATIÈRES

I. Ce qu'on pense des missionnaires au Conseil général de l'Yonne et au *Café du Progrès*..... 5

II. Les missionnaires et la prospérité commerciale de la France..... 8

III. Les missionnaires et la civilisation..... 15

IV. Services rendus à la Science par les missionnaires. 21

V. Services rendus à la France par les missionnaires. 32

VI. Appendice..... 48

Imprimerie E. Aubin. — Ligugé (Vienne).

O. M. I.

PARIS (VIe)
Librairie de P. LETHIELLEUX, Éditeur
10, RUE CASSETTE, 10

SANS LUMIÈRE

Par **Jules PRAVIEUX**

In-12..... **1.00**; *franco*..... **1 15**

S'il est un sujet d'actualité, c'est assurément celui que Jules Pravieux vient d'aborder dans son nouveau roman *Sans lumière*. Que devient un village qui a laissé partir son curé, qui est resté, pendant plusieurs années, sans prêtre, « sans lumière »? L'auteur d'*Un vieux Célibataire*, d'*Au Presbytère*, de tant d'autres œuvres aimées du public catholique, et estimées de tous les lettrés, nous le dit au cours de ce roman d'un intérêt palpitant où se déroule une action d'une belle intensité de vie.

A l'heure où les évêques de France se voient contraints de faire appel à la générosité des fidèles pour subvenir à l'entretien du clergé, où trop de paroisses se trouvent menacées d'être privées d'un prêtre par manque de ressources, et parce que le recrutement des prêtres est devenu plus difficile ; à l'heure où trop de municipalités aveugles voudraient ne voir dans l'église qu'un immeuble inutile et dispendieux, où trop de Français, dans les campagnes surtout, semblent ne pas savoir que c'est pour eux un devoir de contribuer au « denier du culte », on peut dire que ce livre vient en son temps. Ecrit dans cette forme à la fois dramatique et spirituelle qui est la caractéristique du talent de Jules Pravieux, *Sans lumière* — que tout le monde, sans exception, peut lire — prouvera à ceux qui seraient tentés d'en douter, l' « utilité » sociale du prêtre, du « curé ». La détresse morale d'un gros village resté sans curé y apparaît dans un relief saisissant qui impressionnera tous les lecteurs et emportera la conviction des plus sceptiques.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

Ge 26-1-53

19 DEC. 1990

10 DEC. 1990

a39003 001695237b

BQT 3225 .P7A 1912
PRAVIEUX, JULES.
A QUOI SERVENT LES MIS

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 02 07 20 4